

Qui es tu ?

Lorsqu'il ouvrit les yeux, le petit animal frissonna. Son pelage n'était pas encore bien épais et un air plus frais venait du nord, charriant un flot d'odeurs puissantes où il put reconnaître la senteur amère de plantes grimpantes, du lierre en particulier mais aussi des effluves de fougères géantes.

Il se racla la gorge comme si ces fragrances d'herbes fortes avaient déposé des grains de pollen irritant son larynx. Il appela sa mère.

Habituellement, celle-ci n'était jamais très éloignée de son petit, spécialement lorsque celui-ci dormait. L'instinct que l'on peut qualifier de maternel lui ordonnait de protéger sa descendance de la même façon qu'une force irrésistible poussait les mâles à se reproduire. Sans en connaître la raison, ils répétaient les gestes et les attitudes de leurs ancêtres et leur progéniture continuerait de même pendant des générations et des générations.

Il renouvela son appel. Etrange que sa mère n'apparaisse pas aussitôt le premier cri lancé.

Il bougea sa tête en tout sens, regardant par delà sa tanière. Il s'aperçut alors qu'il n'était pas dans son abri habituel. Il ne reconnaissait pas les lieux. Les plantes et les arbres étaient semblables à ceux qu'il voyait tous les matins, mais son angle de vue n'était pas tout à fait le même, certains détails incongrus frappaient son esprit. Un rocher bleuté, ce tapis de feuilles rougeoyantes, des branches basses trop élevées et cette odeur persistante de réglisse et de bruyère. Il n'était pas chez lui. Pire, sa mère était absente.

Il était encore trop jeune pour sentir le devoir d'une quelconque responsabilité. L'inquiétude aussi vite apparue s'évanouit dans quelques roulades. Le jeu était son monde. Il se pendit à de

petits arbustes, faisant ployer leurs délicates branches, puis s'en servant comme d'une catapulte, il fit des bonds impressionnants. Il se relevait le poil couvert de feuilles, souillé de terre. Qu'importe, c'était amusant de batifoler ainsi. Il sentait l'herbe rase lui chatouiller la plante des pattes, le léger vent matinal lui apporter tout son lot de senteurs que son insouciance lui interdisait de bien déterminer ni leur qualité, ni leur provenance. Il inventait sans cesse de nouveaux jeux, expérimentant ses possibilités et découvrant du même élan le monde qui l'entourait. Cela lui fit penser à son état. Il était seul, abandonné.

Il poussa un cri plus long, plus puissant, plaintif.

Il savait que ce cri n'interpellerait pas sa mère, définitivement disparue. Il ne lui servait qu'à se rassurer lui-même.

Il se mit debout.

Jeta un regard autour de lui.

Il ne reconnaissait pas les lieux.

Il ne savait pas où il se trouvait.

Sa mère avait disparu.

Il était perdu.

Il ne se souvenait pas du nombre exact de levers de soleil qu'il avait vécu, mais se rappelait très bien avoir vu par deux fois seulement la lune ronde monter dans le ciel à la nuit tombée.

Aucun animal ne peut se souvenir de sa mise au monde pourtant il se rappelait bien ce jour printanier où sa vie commença.

Sa première impression fut la sensation d'un grand froid. Instinctivement, il s'était blotti contre le ventre de sa mère, sachant parfaitement que cette chaleur et cette sécurité le protégerait du monde extérieur, ce monde dans lequel il allait devoir vivre maintenant.

Très vite, les rayons du soleil chauffèrent son fin pelage. Il se sentit plus vigoureux, tenta quelques pas maladroits. Il chuta lourdement et gémit dans son premier cri d'appel. Sa mère le saisit en allongeant simplement une patte. Il retrouva la chaleur

et la sécurité des flancs maternels.

A chaque nouveau lever de soleil, il découvrait de nouvelles choses, éprouvait de nouvelles aptitudes. Il apprenait à se connaître lui-même tout en découvrant le monde autour de lui, chaperonné par sa mère, jamais très éloignée.

Il comprit que le jeu était sa vraie nature. Chaque nouveauté devait être testée au travers d'un jeu inédit. Sa mère se préoccupant de l'essentiel, lui pouvait se passionner pour le futile sans lequel la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue.

Sa mère le nourrissait, le protégeait, le défendait, le consolait. Elle lui montrait aussi par son expérience de mère les bons gestes, le comportement type qui convient à son espèce. Il n'imaginait pas sa vie sans elle. Et maintenant qu'elle n'était plus là à ses côtés, qu'allait-il devenir?

Un découragement apathique faillit le faire se rendormir, attendant des jours meilleurs, mais ce fameux instinct de survie le poussa à se lever et marcher droit devant lui. Il savait que s'il restait là, faible et apeuré, il ne verrait pas une nouvelle lune se lever, belle et ronde comme il aimait l'admirer dans la nuit noire. Il devait rejoindre sa mère où qu'elle soit.

Il ne savait pas où il allait.

Simpletment retrouver sa mère.

1. Le Renard.

Il avançait parmi les plantes et les arbres, faisant craquer les branches mortes, les feuilles crissant sous son pied. Il ne passait pas inaperçu.

Soudain, l'animal était là, juste devant lui sans qu'il ne le voie ni l'entendre venir. Il eut peur, tenta de se réfugier sous une souche. Le déséquilibre l'envoya à terre. Il put alors détailler cette apparition par-dessus son épaule. Il voyait l'animal à l'envers. Ses quatre pattes étaient fermement accrochées au sol qui surplombait le ciel, sa fourrure rousse enveloppait un corps mince et élancé terminé par une queue touffue qui pendait nonchalamment. La tête triangulaire était allongée en un museau effilé. Ses yeux étaient malicieux. Instinctivement, le petit animal sut qu'il ne pourrait jamais faire totalement confiance à cet énergumène. Notre ami se rétablit sur ses pattes. L'inconnu n'avait pas bougé d'une oreille. Les deux animaux s'examinèrent ainsi quelques minutes, détaillant chez l'autre la force et la faiblesse. Pour sa part, le petit animal ne découvrit aucun point faible chez l'inconnu, tandis que celui-ci devait penser qu'il était en présence d'un être bien fragile et complètement inoffensif. Il pencha légèrement sa tête, avança son museau et le renifla tout en émettant un petit glapissement entre ses crocs.

- Tu m'as l'air perdu, compère.

Le petit animal ne savait quoi répondre. Il n'avait jusque là communiqué qu'avec sa mère. L'accent de cet étranger et la manière de s'exprimer étaient bien différents de l'expression maternelle. N'allez pas croire qu'ici les animaux s'expriment en paroles comme dans les dessins animés les plus affligeants. Aucun mot ne s'échappent jamais de la gueule ou du bec de tous les intervenants, mais le petit animal comprenait parfaitement le

langage de l'inconnu, même si celui-là était nouveau pour ses oreilles.

- Comment t'appelles-tu?

Le petit animal n'en savait rien, une fois encore. Avait-il un nom seulement? Et à quoi cela servait-il?

- C'est la chose la plus importante dit l'inconnu. Cela permet de différencier les uns des autres, de se rappeler un visage, une silhouette et d'y faire allusion. Je m'appelle Goupil.

Il n'avait aucun frère et sa mère s'adressait à lui comme s'il était seul au monde. Pourquoi aurait-il eut besoin d'un nom?

- Très juste continua Goupil. Je suis un renard et toi, de quelle espèce es-tu?

Là encore, le petit animal n'en savait rien. Il se rendit compte qu'il fallait savoir beaucoup de choses pour parcourir le monde. Quelle espèce? Comment savoir? A quoi bon?

- Crucial. Peut-être même plus important que connaître son nom. Savoir reconnaître son pedigree permet de ne pas faire de faux pas. Le monde est rude, parfois impitoyable, si tu ne sais pas qui tu es et ce que tu es, tu es bien mal parti!

- Mais comment savoir, monsieur le renard?

- Appelle moi simplement Goupil, malgré que les présentations ne soient faites qu'à moitié. Puis, il se ravisa et ajouta: maître Goupil si cela te convient.

- Très bien, maître Goupil.

Le renard eut un sourire de satisfaction.

- Ainsi tu ne connais ni ton nom, ni qui tu es?

- Je ne sais pas. Je suis le petit de sa maman.

- Et où est-elle, ta maman?

- Euh, c'est justement que... Enfin, je suis à sa recherche.

Devant l'hésitation de la réponse, Goupil sut immédiatement que le petit animal était perdu, abandonné. Peut-être sa mère était-elle morte? Mais il valait mieux ne pas tourmenter cet être si fragile en lui annonçant d'emblée la triste vérité. Il s'en apercevra tout seul bien assez tôt.

- Ecoute, compère, je te propose de m'accompagner un moment. Ainsi tu sauras peut-être reconnaître l'espèce dont tu fais partie parmi tous les animaux de la forêt. Je doute que tu sois un

renard, mais après tout, pourquoi pas?

Goupil n'avait jamais vu de petit de son espèce. Il ne se souvenait pas exactement de sa jeunesse et vivait en solitaire depuis des lunes et des lunes.

Le petit animal suivit Goupil.

Ils se dirigèrent vers l'orée de la forêt. Là, une étendue immense d'herbe comme il n'en avait jamais encore vu s'étalait aussi loin que pouvait porter son jeune regard.

- C'est fantastique, c'est beau.

Goupil s'arrêta net dans son trot. Il tourna la tête à gauche et à droite, jeta même un coup d'œil au ciel. Il ne voyait rien de tel. Fantastique et beau? Un simple pré sous la brume matinale. Qu'y avait-il de si exceptionnel dans ce banal paysage?

- Qu'as-tu vu, compère?

- Tout. Toute cette herbe d'où les brumes s'échappent comme si la prairie était dévorée d'un feu sans flammes, le soleil qui joue à se cacher derrière toute cette vapeur, jusqu'à la rosée qui perle sur chaque brin d'herbe et qui s'évapore lentement. Tout est magnifique, je n'avais jamais vu un tel spectacle.

Et le petit animal ouvrait très grand les yeux, tentant de ne perdre aucune miette de tout ce qu'il pouvait voir. Sa mémoire enregistrait toutes ces informations, la moindre sensation qu'il ressentait. Il s'imprégnait, s'immergeait dans ce paysage, voulant se confondre avec la nature.

Goupil examina chaque détail décrit par son nouvel ami. Il n'avait pas tort, en fait. La scène valait bien la peine, du moins qu'on y arrêta son regard quelques secondes. Pourtant ce même tableau se répétait chaque jour, enfin à quelques particularités près. Goupil réfléchit un instant. C'était peut-être ça le secret? Savoir discerner dans le même paysage les infimes différences qu'il existait d'un jour à l'autre, d'une heure à l'autre. Son instinct de prédateur lui avait enseigné qu'il fallait savoir bien observer la nature afin d'en tirer partie au mieux, mais jamais au grand jamais il n'avait inspecté les lieux pour le simple plaisir de se faire plaisir. La contemplation était une pratique et un loisir suffisamment dangereux dans la vie sauvage. Un instant d'inattention et tout pouvait basculer. Rater une proie ou, pire,

devenir celle d'un prédateur plus gourmand, tout simplement servir de cible à cette espèce pernicieuse, sournoise, perfide et malsaine, la pire de toutes dans le monde animal.

Ces pensées filaient à la vitesse de l'éclair dans sa cervelle du renard tandis que le petit animal était en exaltation devant une simple scène champêtre. Il devait le prévenir de ne pas tant se disperser s'il voulait continuer à vivre.

- D'accord, c'est beau. Mais cela ne doit pas nous faire oublier pourquoi nous sommes là.

- Ah? Et pour quelle raison m'as-tu amené ici, dans cet endroit si sublime si ce n'est pour le contempler à loisir.

- N'as-tu pas faim?

La seule question fit gargouiller l'estomac du petit animal. Devant tant de beauté, il avait oublié que c'est la faim qui l'avait réveillé ce matin.

- Oh oui!

- Alors, suis-moi!

Et les deux compères traversèrent le pré fumant sous un soleil rendu pâle par la brume qui s'élevait lentement, dessinant d'improbables arabesques dans un ciel limpide, des volutes que la puissance de l'astre faisait éclater comme des milliers de bulles.

Goupil avançait, la truffe au ras du sol, le petit animal suivait en tournant la tête en tous sens. Il ne voulait rien manquer du spectacle mais il savait que son regard ne pouvait tout embrasser. Il y avait trop de choses nouvelles à observer, à sentir, à humer. Le monde était trop vaste.

Goupil avait ralenti l'allure à l'approche de grands bâtiments. Il avançait par rapides bonds suivis d'une immobilité où tous ses sens étaient en éveil. Le petit animal ne comprenait pas cette manière de faire mais se garda bien de questionner le renard. Il savait ce qu'il faisait, après tout. Peut-être avait-il écouté les paroles du petit animal et profitait-il maintenant de la beauté des lieux. Pourtant, le pré étant dans leur dos, les brumes s'étaient épaissies et le panorama était bien laid tout à coup. De grands murs de pierre grise comme il n'en avait encore jamais vu, des barbelés qui vous déchiraient la peau si vous n'y preniez pas

attention, et maintenant un grillage de mailles fines mais plus solide que les toiles d'araignées de la forêt.

Goupil s'activait avec ses pattes antérieures. Il creusait un trou, faisant voler la terre déblayée entre ses pattes de derrière. Le petit animal n'avait jamais rien vu d'aussi drôle. Il se mit à rire, ne pouvant s'arrêter. Il se tordait, renversé sur le dos. Goupil s'arrêta et tança son ami d'une voix impatiente.

- Qu'y a-t-il de si drôle?

Le petit animal stoppa net. Le regard du renard n'était plus le même, toute sympathie avait soudain disparu. Il prit peur un instant. Il ne connaissait finalement rien de son acolyte. Mais le fou rire le reprit, incontrôlable. Il se roula à nouveau, secoué de spasmes par tout le corps.

Goupil haussa les épaules. A-t-on jamais vu un renard marquer son dédain de cette manière? Pourtant le mouvement ne laissait pas d'autre interprétation possible.

- Tu ferais mieux de m'aider, gros nigaud.

Et Goupil se remit au travail sous les rires à peine étouffés du petit animal.

Quand ce dernier voulu donner un coup de patte à son compagnon, Goupil avait presque terminé son œuvre.

- Laisse faire, c'est pratiquement fini. De toute façon, tu n'arriverais à rien avec ces pattes là! Elles sont bien trop petites et tu n'as même pas de griffes.

Le petit animal se sentit tout penaud. C'est vrai, il n'avait jamais vu ces éperons recourbés aussi tranchants que le gel de février. Sa mère n'en possédait pas. Sans le dire, il pensa déjà qu'il n'était pas de la même espèce que Goupil. Il en eut la confirmation quelques minutes plus tard.

Goupil serra la patte de son nouvel ami, celui qui n'avait pas de nom et pas plus de famille et qui, résolument, ne faisait pas partie de la grande confrérie des renards.

- Hé bien, au revoir fit le petit animal, un peu triste tout de même.

- Bon vent, compère, lui répondit Goupil. Et le renard trottina quelques dizaines de mètres sur le chemin ombragé avant de

bondir dans les fourrés. Il avait disparu. Le petit animal le regarda avec le cœur serré. Lorsque les broussailles dans lesquelles il avait disparu cessèrent leur balancement, le petit animal fit demi tour et reprit son long chemin. Des images voltigeaient dans sa tête de petit animal qui ne connaît ni son nom ni l'espèce à laquelle il fait partie. Les souvenirs récents avaient en partie effacé les plus anciens, le temps du bonheur avec sa mère.

En avançant doucement, il repensa à la scène qu'il n'était pas prêt d'oublier.

Une fois l'espèce de terrier creusé, Goupil s'était glissé à l'intérieur pour ressortir aussitôt de l'autre côté du grillage aux mailles fines. Il s'était retourné.

- Allez, viens!

Et le petit animal avait suivi.

Le sol était tout bizarre à l'intérieur de l'enclos. Pas une touffe d'herbe, la terre était noire et semblait piétinée par d'étranges pas. Des empreintes triangulaires étaient dessinées sur le sol, désespérément stérile.

Goupil se faufilait entre des planches de bois disposées n'importe comment. Il poussa une porte à l'aide de son museau. Aussitôt des caquètements se firent entendre. Ça discutait sec là-dedans. Le petit animal ne reconnut pas le langage, mais même un polyglotte n'y aurait pas retrouvé son latin. Ça bavardait, ça ergotait, ça parlementait, ça jacassait, ça cancanait, ça papotait à qui mieux mieux et sans aucune discipline. Tout le monde parlait en même temps. Des propos sans queue ni tête. Si le petit animal avait eu la chance d'être civilisé, il aurait pu comparer ce fouillis, cette débandade, ce chambardement, cette cohue, ce remue-ménage à quelque séance houleuse de l'Assemblée Nationale ou bien à certains plateaux de talk-show télévisés. Impossible de discerner le moindre propos dans cette embrouillamini où chacun cherchait à se faire entendre, tendant le cou et montant inexorablement son cri dans les aigus les plus douloureux pour le tympan du petit animal. Les interjections se firent plus véhémentes à un moment donné, juste à l'instant où quelques battements d'ailes se firent entendre et où le petit

animal vit pour la première fois de sa courte vie, un volatile bien peu commun tenter un vol pour s'échapper du cagibi où étaient réunis ces congénères.

Le petit animal eut pitié. Comment espérait-il voler en s'y prenant de la sorte et avec un tel embonpoint? Dans sa vie d'avant, en totale sécurité auprès de sa mère, il avait déjà remarqué le majestueux vol des rapaces, celui tourbillonnant des essaims d'étourneaux, le délicat élan de la mésange, les figures impossibles des hirondelles et le lent battement d'ailes du vautour. Mais pareil simulacre, jamais. Son fou rire allait le reprendre quand une goutte de sang tomba sur son museau. Il comprit alors que tout cela n'était pas un spectacle digne de la meilleure ménagerie des cirques les plus renommés mais une curée dont son ami Goupil était directement responsable.

Les plumes volaient en tout sens maintenant et ça caquetait de plus belle dans des tonalités de grenouille de bénitier outragée. Les semi oiseaux couraient bien davantage qu'ils ne volaient. Tous tentaient d'échapper à leur prédateur.

Le loup dans la bergerie. Ou plutôt Goupil dans un poulailler.

Le renard ressorti alors que tous les occupants du réduit s'étaient maintenant dispersés au dehors, effrayés d'avoir rencontré le diable en personne. Il tenait dans sa gueule une boule de plumes qui se débattait en de maladroits mouvements d'ailes à demi cassées et de pattes qui, le petit animal le comprenait maintenant, avaient laissés ces intrigantes empreintes triangulaires sur le sol épuisé. D'un ultime coup sec de la mâchoire, Goupil évanouit l'animal.

Devant l'incrédulité de son ami, Goupil, la gueule ensanglantée répondit.

- Hé, il faut bien manger, non? Tiens, goûte-moi ce cuissot!

Et d'arracher un large morceau de viande avec ses crocs.

Le petit animal restait interdit devant tant de cruauté. Comment son nouvel ami, si charmant par ailleurs, pouvait-il être si cruel? Il se souvint de cette réflexion qu'il s'était faite quelques instants plus tôt. Il ne le connaissait pas avant ce matin et eut l'impression que Goupil s'était joué de lui. Mais le fait que le renard s'en prenne à ses animaux bizarres prouvait assez que lui

n'était pas au menu du repas de son soit disant ami.

- Alors, qu'est-ce que tu en penses de mon petit déjeuner? Goûteux, non?

Le petit animal avait juste humé la chair encore chaude, à peine léché une viande blanche. Il avait eut un haut-le-cœur et n'avait pas insisté.

- Ah! Si tu n'aimes pas ce mets succulent qu'on appelle poulet, ces cuissots tendres des cocottes, alors tu n'appartiens pas à l'illustre grande famille des renards.

Goupil jeta un regard de commisération sur son nouvel ami, puis reprit son repas avec bel appétit.

Le petit animal était triste. Pourquoi fallait-il qu'un animal doive en tuer un autre pour se nourrir? C'était donc ça, la vie? Il fallait que certains meurent pour que d'autres vivent. Il en conçut une grande amertume. Il essaya de se souvenir des mets que sa mère lui apportait. Sa mémoire s'effaçait par moment. Il se souvenait du lait qu'il tétait à grande lampées puis d'une bouillie sucrée, de fruits. Mais il ne rappelait pas cette odeur infecte de viande, le goût du sang dans la bouche, il eut envie de vomir.

Il inspectait nonchalamment les tiroirs en bois disposés en rangs bien droits dans la niche où étaient encore entassées les poules avant l'intrusion de Goupil. Il remarqua alors de fabuleux diamants couleur lune disposés sur un lit de paille. Leur forme lisse et ovale l'intriguait. Il voulu en prendre un dans sa gueule pour le rapporter à son ami quand soudain, la coquille se brisa et qu'un jus onctueux et fort en goût se déversa dans sa gorge.

Hmmm, ça avait l'air bon, ça. Il goba tous les autres bijoux d'un blanc nacré, s'aspergeant le museau d'un jaune baveux.

Quand il ressorti de l'abri, Goupil terminait son repas. Tous les volatiles s'étaient dissimulés devant la fringale du renard. Le poulailler était vide de tout occupant. On n'entendait que faiblement quelques caquètements s'échapper de caches bien évidentes.

Goupil se retourna, examina son ami le petit animal. Il resta interdit quelques secondes puis s'esclaffa dans un interminable et incontrôlable fou-rire, le tordant à terre, roulant sur son dos, tout comme le petit animal l'avait fait plus tôt, se moquant alors

de Goupil creusant un trou avec ses pattes antérieures.

- Qu'y a-t-il de si drôle?

A ces mots et surtout à l'expression ahurie du petit animal, couvert de trainées jaunâtres partout sur sa figure qu'on aurait dit un de ces sauvages des tribus lointaines, peinturluré pour fêter une cérémonie cruciale, Goupil ne put réprimer une nouvelle saccade de rires bien sonores. Les poules, intriguées, sortaient timidement de leurs cachettes, n'osant s'avancer davantage, imaginant déjà une nouvelle ruse du renard pour en égorger une autre.

Le petit animal ne savait plus où se mettre ni quoi penser.

En moins d'un quart d'heure, il avait expérimenté le fou rire à double titre: il en avait été l'auteur malgré lui et maintenant il en était l'objet.

Tout en reprenant son chemin, le petit animal faisait tournoyer ses nouvelles pensées dans sa petite tête.

Il n'avait pas retrouvé sa maman et il en était bien triste. Mais il avait rencontré son premier ami, même si celui-ci avait des mœurs bien spéciales et un régime alimentaire déplorable. Il avait admiré la beauté d'un pré sous la brume matinale, appris que certains oiseaux ne pouvaient voler et s'était découvert une gourmandise délicieuse.

2. L'Ecureuil.

Il y eut un froissement de branches là bas dans le taillis. Mais ce n'était pas le fait du vent, non, impossible. Quelque chose, quelqu'un avait secoué volontairement le bouquet de feuilles. Puis il avait aperçu une forme bondissant un peu sur sa gauche sans pouvoir déterminer ce que cela pouvait être. Le petit animal continua timidement son chemin. Il n'était pas très rassuré. Quelque chose, quelqu'un l'épiait, le traquait sans doute. Il prit peur et stoppa, ne sachant que faire. Sa maman n'avait pas eu le temps de beaucoup lui apprendre sur la nature et ses dangers avant de disparaître. Néanmoins elle l'avait mis en garde contre la taille des animaux de la forêt. Les plus petits ne sont pas forcément les plus inoffensifs. C'est bien le rôle d'une maman de prévenir son petit contre les périls d'un monde sauvage. Les joies et les plaisirs, les jeunes les découvriront par eux-mêmes. A la pensée de sa maman loin de lui, une pointe de tristesse et de chagrin se mêla à l'anxiété provoquée par ce mystérieux inconnu qui sautait et rebondissait autour de lui. Paralysé par l'effroi, le petit animal n'osait même plus jeter des regards vers le minuscule animal, bien plus petit que lui, qui visiblement prenait un malin plaisir à se moquer de sa frayeur. Lorsqu'il ouvrit les yeux, une boule de poils surmontait un corps infime à la manière d'un parasol. L'image amusa le petit animal mais il se garda bien d'en rire, de peur de vexer l'inconnu. A son âge on apprend vite, et il ne voulait pas faire de peine à la petite créature comme il avait offusqué son ami le renard. D'abord, il ne savait si cette chose lui voulait du mal ou était animée simplement par une saine curiosité.

Il détailla le corps agile de la bête. Sous une fourrure blanche, un petit cœur palpitait. Le petit animal se dit que s'il avait du exécuter toutes ces pirouettes et ces cabrioles, son cœur aurait explosé. Si le ventre était immaculé, tout le reste des poils

étaient d'un roux lustré. Ca lui faisait comme un plastron d'une infinie blancheur qui se prolongeait sur l'antérieur des quatre pattes. Celles arrières étaient posées à plat sur le sol tandis que celles disposées à l'avant, légèrement plus courtes, pendaient le long du corps. Le petit animal n'avait jamais rien vu de pareil. Posséder quatre pattes et se tenir sur deux seulement. Mais ce qui le troublait le plus, c'était cette queue qui gonflait un véritable plumeau protégeant tout son dos, puis se terminait verticalement, dessinant ainsi un S parfait. La pointe oscillait lentement. Alors le petit animal osa fixer l'inconnu. Sa figure était une vraie tête d'épingle. De temps en temps, les mâchoires remuaient à la vitesse de l'éclair, faisant dandiner de longues moustaches. Si la bête était minuscule, elle était doté apparemment d'une vitalité époustouflante. Seuls ses yeux ne bougeaient pas d'un poil. Ils fixaient le petit animal et celui-ci reconnut qu'il n'y avait pas d'animosité dans ce regard-là.

Il allait se présenter, ne sachant pas quoi dire en fait puisqu'il ne savait pas vraiment qui il était, excepté qu'il ne faisait pas partie de la confrérie des renards, lorsque la petite créature fit un tour complet autour de lui dans son style bondissant.

- On dirait que tu n'as jamais vu d'écureuil, toi.

- Euh, non. Je ne crois pas. Mais je peux te retourner la question. Tu as l'air aussi surpris que moi.

Le petit animal n'en revenait pas de sa prouesse. Toute sa méfiance et sa timidité s'étaient envolées d'un seul coup et il eut soudain un peu peur d'avoir offensé l'écureuil par une telle réplique. Pour qui se prenait-il tout à coup?

Le petit écureuil ne lui en tint pas rigueur, il répondit simplement.

- Justement, il y a de quoi avoir l'air stupéfait, non? Tout le monde connaît un écureuil, mais toi, qui es tu? Je n'ai jamais vu une telle dégaine.

Le petit animal ne savait quoi répondre. Ce qu'il était, qui il était, c'était justement ce qu'il cherchait à savoir. Pris au dépourvu, il ne trouva qu'à répondre qu'il n'était pas un renard. L'écureuil partit d'un rire très sonore, presque métallique et cela surprit le petit animal. Une telle créature si fine, si agile, si

élégante possédait un rire qui jurait avec le gracieux de toute la silhouette. Il n'était pas au bout de ses surprises.

- Je me doute bien que tu n'es pas un renard, l'ami. Crois-tu que je resterais là, à babiller avec toi si tu appartenais à cette espèce sanguinaire.

Le petit animal voulut rétorquer que Goupil était tout ce qu'il y avait de charmant, distingué et urbain lorsqu'il se rappela la scène du poulailler. Il eut un frisson. Ainsi le monde n'était pas une grande famille. Certains de ses habitants se détestaient cordialement, d'autres s'ignoraient superbement quand les derniers ne se battaient pas à mort. Il dut montrer sa déception car l'écureuil reprit d'un ton plus réconfortant.

- Bah, après tout il faut bien que tout le monde vive, n'est-ce pas? Ainsi tu ne sais pas qui tu es? Après tout, tu appartiens peut-être à notre grande famille des sciuridés. Et tu ne connais même pas ton nom? Moi c'est Quirrel.

Le petit animal avait mal compris à quelle famille appartenait Quirrel car c'était un mot totalement nouveau pour lui et assez compliqué à retenir. Lui avait compris « c'qui rit » et trouvait cela joliment vrai puisque l'écureuil se remit à rire en secouant son épaisse queue. Entre deux hoquets, il laissa échapper:

- Mais j'en doute. Tu m'as l'air pataud comme pas deux. Allez viens, je t'emmène dans mon nid.

En entendant le mot nid, le petit animal imagina une moelleuse cavité tressée de paille, de brins d'herbe sèche et tapissée de tendre mousse. Ca devait être confortable et il était impatient de suivre Quirrel.

A peine l'écureuil avait-il effectué quelques bonds en tous sens, le petit animal se contentant de suivre de sa démarche incertaine, qu'ils se retrouvèrent au pied d'un pin élancé dont la cime touchait le ciel.

- Voici mon immeuble, dit Quirrel avec une pointe de fierté.

Le petit animal leva la tête à se rompre le cou. Il n'apercevait pas le sommet. Déjà Quirrel s'était hissé en trois bonds de quelques mètres sous le regard incrédule de notre ami. Celui-ci hésitait. Jusque là, il n'avait pas remarqué les ongles qui terminaient les quatre pattes de l'écureuil. De véritables griffes,

plus fines mais bien plus longues que les puissants éperons de Goupil, s'accrochaient à l'écorce de l'arbre sans difficulté.

Le petit animal regarda une à une ses pattes où les délicats coussinets étaient totalement dépourvu de la moindre griffe. Cela viendrait peut-être avec les années. Il n'était encore qu'un tout jeune de l'année, du moins c'est ce que Quirrel lui dit pour le rassurer.

- Regarde cette écorce grossière. Nul besoin de lame au bout des pattes pour s'y fixer.

Armé d'une toute nouvelle audace, le petit animal posa sa patte de velours sur l'écorce rêche de l'arbre. C'était un tronc nu jusqu'à au moins dix mètres. Ensuite seulement, quelques branches offraient des appuis plus faciles.

Quirrel encourageait le petit animal en tournicotant autour de lui avec une aisance de trapéziste, une désinvolture de voltigeur, une facilité de funambule. Il grimpait en trois bonds légers, aériens, puis redescendait en virevoltant autour de l'arbre, juste par jeu. Le petit animal remarqua que la queue touffue de Quirrel, celle qui l'avait bien amusé au premier abord, lui permettait de garder son équilibre, même dans les situations improbables. Lui n'avait pas d'appendice aussi développé.

Lentement, il s'élevait sous les conseils de l'écureuil. Il posait délicatement une patte après l'autre et gagnait sensiblement de la hauteur.

Au bout d'un temps suffisamment important pour que Quirrel ait eu le temps de traverser la forêt dans toutes ses longueurs, le petit animal atteint la première branche. Ce n'était qu'un moignon fixé au tronc et ne supportant pas la moindre aiguille. Il s'assit dans un souffle d'apaisement.

- Tu vois que tu peux le faire. Tu manques d'entraînement, c'est tout.

Le petit animal expira un grand coup comme s'il voulait se débarrasser d'un poids qui l'asphyxiait. Il regarda à la ronde. Il n'était pas assez haut pour jouir de la vue exceptionnelle que lui avait vanté Quirrel pour l'encourager à progresser, mais le monde alentour avait déjà changé. En prenant de la hauteur, le paysage s'était modifié, il devenait plus vaste et, en même

temps, on s'en sentait comme un peu le maître. Une impression que tout ce qui était en contrebas nous appartenait. C'était grisant et terriblement nouveau pour le petit animal.

Il n'était pourtant pas très rassuré. Son équilibre était précaire sur ce moignon de ramure. L'écureuil sautillait déjà quelques mètres plus haut. Machinalement et sans bien savoir pourquoi, le petit animal jeta alors un regard vers le bas. Le sol paraissait si loin. Sa tête commença à tourner. Sa respiration s'accéléra. Ses yeux se troublèrent. Il n'apercevait qu'un vide immense tout autour de lui. Il lui semblait qu'il était en équilibre instable sur un pic aussi fin qu'une aiguille et qu'à tout moment il risquait de chuter lourdement sur le sol, là-bas, si loin qu'il n'en distinguait plus les détails. Ses pattes se mirent à trembler sans qu'il ne puisse rien faire pour les en empêcher. Bientôt tout son corps frissonnait comme si la température était soudain tombée dans les négatifs. Il était paralysé, figé sur cet infime tronçon qui ne tenait au tronc solide que par miracle. En tout cas, il en était convaincu. Il allait faire le saut de l'ange d'ici peu et Quirrel retrouverait sa carcasse aplatie au pied du grand pin.

L'écureuil s'était rapproché, lui demandait si tout allait bien. Il fallait continuer l'ascension, le gîte était situé dans une cavité presque au sommet. Le petit animal n'entendait plus les propos de son nouvel ami. Tout se brouillait dans sa tête. Il comprit finalement que Quirrel lui demandait de cesser de regarder en bas. Il leva alors la tête. Mais c'était le ciel tout entier qui tournoyait autour des rares branches de l'arbre, paraissant exécuter une danse macabre, déroulant leurs rameaux en les agitant gaiement.

Le petit animal s'accrochait maintenant au tronc, plaquant tout son corps contre la rassurante écorce, qui aurait été tout de même encore plus tranquillissante si elle fut orienté horizontalement. Les conseils de Quirrel ne lui parvenaient qu'au travers d'un maelstrom de sons divers, comme si on lui avait bouché les oreilles. Il entendait les recommandations de l'écureuil étouffés par des rafales imputables à une tempête ou au grondement d'une cascade.

- Ne te colle pas au tronc sinon tu vas dévisser. Plus l'espace

entre toi et ton support est grand, plus tu es en sécurité.

Facile à dire pour un animal doté de si longues griffes.

Si l'ascension de ces quelques mètres avait été longue et périlleuse, que dire de sa descente? Le petit animal tendait timidement une patte, la posait comme s'il eut marché sur de fragiles œufs de caille, puis changeait d'idée, la plaçait ailleurs. La plupart du temps, Quirrel l'aidait sans l'informer de son concours. Il maintenait une prise hasardeuse, il rétablissait un équilibre voué à la chute, il guidait le débutant du mieux qu'il pouvait. Mais la carcasse juvénile du petit animal était tout de même bien lourde pour le poids plume de l'écureuil. Il compensait son faible poids par sa technique irréprochable et son agilité, la force de ses petits muscles tout entraînés à se déplacer à la verticale.

Lentement, pas après pas, prise après prise, le petit animal entama une descente qui lui sembla durer une éternité. Pas possible que je sois monté si haut, se disait-il!

La tête continuait de lui tourner. On lui eut bandé les yeux que ça aurait été plus simple. Quelle aventure! Il ne savait toujours pas qui il était mais il était sûr d'une chose: il n'appartenait pas à la famille « c'qui rit ». Pas le moindre doute là-dessus. S'il s'en sortait, il ferait le vœu de ne plus jamais mettre les pieds sur un arbre.

Pour l'encourager, Quirrel lui parlait de la vue exceptionnelle qu'on a de là-haut. Avant de jeter un regard vers les profondeurs, le petit animal avait, en effet, put constater que la hauteur offrait un panorama inédit. Ce n'était pas désagréable. Mais que de peurs en récompense de cet instant magique. Non, ce n'était pas la peine d'insister.

Pourtant, à l'évocation de cette splendeur entrevue quelques minutes plus tôt, le petit animal reprenait confiance. Ses membres gagnaient en assurance. L'écureuil s'en aperçut et relâcha son aide.

Patatras.

Le petit animal avait glissé le long de l'arbre, ne raclant même pas l'écorce de ses pattes velues.

En deux bonds, Quirrel fut sur le sol, bien avant même que son

ami ait atterri sur un tapis de mousse et d'aiguilles. Il s'était instinctivement mis en boule et roula sur quelques longueurs, sans se faire mal, juste en collectionnant une multitude d'épines et d'aiguilles dans sa fourrure. Il en était quitte pour une belle frayeur et un nettoyage complet.

- Au championnat des grimpeurs d'arbres, tu ne vaux pas tripette, mais pour le concours de cascades tu as toutes tes chances!

Passé un instant d'angoisse et voyant que le petit animal se relevait juste un peu groggy, Quirrel se mit à rire. Il fut très vite accompagné par son compagnon, bien heureux et soulagé que tout cela se termine ainsi.

Il commença à se brosser le poil avec vigueur, puis s'arrêta tout net. Il était vidé. L'effort de la grimpée, l'angoisse ressentie sur la branche et le périple de la descente sans oublier le dernier roulé-boulé l'avait affamé. L'écureuil disparut aussitôt et fut en quelques secondes au sommet de son arbre. Le petit animal était un peu jaloux d'une telle aisance à se déplacer à la verticale et aussi bien triste que Quirrel l'abandonne aussi vite.

Il revint pourtant immédiatement, tenant quatre pignes dans sa gueule, gonflant ses joues d'une façon comique.

Il les offrit au petit animal qui ne savait pas bien quoi en faire.

- A l'intérieur, il y a des graines. Croque-les! Tu verras, c'est délicieux et revigorant.

Déjà échaudé par ses exploits antérieurs qui n'étaient que banalité pour l'écureuil, le petit animal se méfiait des habitudes alimentaires d'un tel spécimen qui vit toute l'année dans les branchages à la cime des arbres. Il enfourna timidement deux ou trois graines qu'il croqua avec précaution. Ca avait l'air bon. Un goût amer qui se transformait en sucré au fur et à mesure que l'on mâchait. Il mastiqua longuement et avala une pâte qui lui donna un véritable coup de fouet.

Le trouble devant ses yeux avait disparu.

Le lourd grondement de cascade ou de tempête ne masquait plus les sons de la forêt.

Sa bouche n'était plus pâteuse.

Son rythme cardiaque s'était ralenti.

Ses jambes le portaient à nouveau bien solidement.

- Prêt pour un nouvel essai?

Quirrel ne doutait de rien. Le petit animal lui sourit. Il s'était fait, une fois de plus, un grand ami. Mais pas question de mettre à nouveau une patte sur un tronc d'arbre, à moins que celui-ci ne soit calmement couché à terre.

Les deux nouveaux amis se séparèrent là, à l'orée d'une forêt dont les ombres gagnaient en grandeur. C'était la fin de la journée.

La fin d'une belle journée de printemps. La fin de sa première journée à la recherche de sa maman. Sa première journée en solitaire, mais pas seul. Il avait croisé le chemin d'amis formidables. Il ne savait toujours pas qui il était mais il s'était fait deux amis pour la vie.

3. Le Hibou.

Le petit animal repéra un coin idéal pour passer sa première nuit solitaire. Un sapin ployait ses branches basses jusqu'à terre. Ah! si seulement Quirrel avait élu domicile dans celui-ci, il lui aurait été facile de s'élever même jusqu'au sommet avec ses nombreuses branches bien solides et couvertes d'aiguilles vert sombre.

Il arracha une poignée de fougères tendres et en tapissa un espace fermé au pied du tronc, protégé du vent glacé par d'épaisses branches. Il se pelotonna en boule et s'endormit aussitôt. Les épreuves de la journée l'avaient épuisé. Il fit des rêves de poules qui grimpaient aux arbres, d'écureuil chevauchant des renards lancés au galop à travers les prés jonchés d'œufs.

Un cri le réveilla au milieu de la nuit. Bien entendu, le petit animal n'avait aucune notion de l'heure qu'il pouvait être. Il savait naturellement que le matin le soleil rasait l'horizon en s'élevant et que le froid était le plus vif, le plus mordant, que parfois des brumes stagnaient comme mille écharpes de gouttelettes. A midi, les ombres disparaissaient, il faisait plus chaud, la lumière semblait écraser le monde. Puis, le soir, le soleil plongeait dans la direction opposée à l'horizon qui l'avait vu apparaître le matin même dans un éclat de couleurs qui réjouissait notre ami. Les ténèbres emprisonnaient l'espace et on ne distinguait plus que des ombres, parfois inquiétantes.

Ce n'était pas à proprement parler un cri strident, juste un appel régulier mais qui, dans le noir le plus complet et dans un silence de cimetière vous faisait dresser le poil.

Il eut peur. Quelque chose, quelqu'un était là, tout proche, au-dessus de sa tête. Il se tourna, leva les yeux et essaya de

distinguer une forme dans la nuit totale. Ce qu'il vit lui donna la chair de poule et il s'enfuit à toutes pattes.

Un animal vêtu d'un long manteau blanc le regardait avec des yeux immenses tout en continuant sa litanie.

- Hou, hou, hou, faisait-il. Le petit animal, autant curieux qu'apeuré, s'arrêta six mètres plus loin pour la bonne et simple raison qu'il n'y voyait goutte et que les ténèbres l'effrayaient encore plus que cette apparition.

- Hou, hou, hou, n'aies pas peur. Hou, hou, hou, viens me voir.

Le petit animal revint sur ses pas, très lentement. Il détaillait mieux ce curieux modèle. Maintenant qu'il l'apercevait avec plus de discernement, son hululement avait quelque chose de rassurant tandis qu'il l'avait effarouché quelques secondes plus tôt. Son épaisse fourrure était bien étrange, il n'avait jamais vu pareil accoutrement. En y réfléchissant, si. Son pelage était composé de la même matière que la robe des poules du poulailler mais paraissait si différent.

- Hou, hou, hou continuait l'étrange individu posé sur la branche la plus basse si bien qu'il lui fut facile de venir s'asseoir à ses côtés.

L'animal était moins grand qu'il n'y paraissait maintenant qu'il l'avait à ses côtés. Il avait un air rassurant malgré ses yeux énormes qui le fixaient sans un clignement et dont les sourcils épais semblant entourer entièrement son regard intensifiaient encore cette impression que l'oiseau sondait votre âme en vous toisant. Ses plumes étaient d'un blanc qui scintillait au moindre éclat des lointaines étoiles.

- Je n'ai jamais rien vu de pareil, annonça le petit animal en indiquant le manteau blanc.

- Hou, hou, hou, ce sont mes plumes qui me protègent du froid nocturne et m'aident à voler sans bruit.

Le petit animal remarquait seulement que les plumes proposaient un doux duvet.

- Hou, hou, hou, qui es tu?

- Je ne sais pas, répondit timidement le petit animal.

- Hou, hou, où sont tes parents?

- J'ai perdu ma maman et je suis à sa recherche.

- Hou, hou, hou, je doute que tu ne la trouves ici, l'examinant des pattes à la tête d'un air hautain. Tu n'as pas... le profil pour vivre dans cet arbre.

Le petit animal se rappela sa rencontre avec Quirrel et fit un signe affirmatif de la tête. Il se risqua à demander le nom de son nouvel ami.

- Hou, hou, hou, on m'appelle Grand Duc, et il se redressa de toutes ses plumes, en gardant ses yeux fixés sur son compagnon, comme si cette appellation le gonflait d'orgueil.

Le petit animal fut troublé de se trouver en présence d'un vrai noble, pensez-vous, un « Grand Duc »! Il se trouva d'un seul coup bien humble devant tant de grandeur. Il essaya de se montrer sous son meilleur jour, lissa son pelage et choisit ses mots. Mais, au fond de lui, il savait bien qu'il n'était pas de la famille de ce personnage si étrange qui se révélait aimable, malgré leur différence de condition.

- Hou, hou, hou, depuis combien de temps erres-tu dans la forêt?

- Je me suis réveillé sans ma maman ce matin.

- Hou, hou, hou, tu veux dire, *hier* matin, je suppose?

En effet, la nuit touchait à sa fin et, en levant les yeux, le petit animal vit qu'au-delà de l'horizon, une clarté à peine marquée rendait le ciel moins obscur.

- Hou, hou, hou, tu vois, tu viens de passer ta première nuit tout seul. Il n'y a pas de quoi être terrorisé. Le monde civilisé des animaux de la forêt offre solidarité et sécurité. En revanche, méfie-toi du monde des sauvages, les animaux se couvrant d'étoffe et marchant sur leurs pattes arrières.

Le petit animal se souvint de Goupil qui chassait les innocentes poules.

- Hou, hou, hou, il faut bien se nourrir, non? Que manges-tu, toi?

- Euh, euh, des, euh, des œufs...

Il attendait que le Grand Duc valide ou non sa réponse, comme lors d'un examen. Il s'empressa d'ajouter:

- Et puis des graines aussi. C'est bon.

Le Grand Duc eut un léger rire moqueur.

- Hou, hou, ce n'est pas très nourrissant tout cela. Rien ne vaut

du bon petit gibier encore bien chaud. Ou même une nuée d'insectes en guise d'apéritif.

Le petit animal était hypnotisé par le regard pénétrant, perspicace et scrutateur de cette haute noblesse. Il se retira imperceptiblement, pour échapper à l'examen de ce regard si perçant. Alors l'aristocrate fit pivoter toute sa lourde tête, lui faisant faire presque un tour complet. Le petit animal fut si surpris qu'il en tomba à terre.

- Hou, hou, hou, hi, hi, hi. Son ululement se mêlait à son rire moqueur. Loin de s'en offusquer, le petit animal se mit à rire lui aussi.

De sa très courte expérience du monde et de ses habitants, le petit animal avait retenu qu'un rire partagé ouvrait grand les portes de l'amitié. Ce fut encore le cas avec cet hôte nocturne.

Grand Duc aimait raconter mille et une choses sur les mœurs des animaux.

- Je suis en quelque sorte le veilleur de nuit de la forêt. Rien ne m'échappe, je suis au courant de tout ce qui s'y passe et je veille au grain.

Encore une expression qui n'entrait pas dans les minces connaissances du petit animal. Il se la fit expliquer. Il valait mieux paraître ignorant (ce qui était son cas, après tout) que faire semblant de tout savoir et vivre dans la bêtise et la stupidité.

- Hou hou hou, celui qui ne sait pas en sait davantage que celui qui croit savoir.

Une explication en entraînant une autre, Grand Duc eut tôt fait de se lancer dans d'interminables confidences. Le hibou connaissait tant de choses. Il pouvait passer une nuit entière à conter des anecdotes sur les habitants de la forêt et même des contrées lointaines. Le petit animal ne se posa pas la question de savoir comment pouvait-il être au courant de ce qui avait eu lieu en Afrique. Et pourtant.

- J'ai connu un singulier animal, pérorait-il. Il avait les mensurations d'un cheval et son caractère indécis l'empêchait de se décider sur la couleur de sa robe. Il aimait bien le blanc, mais cela allait être peut-être trop voyant dans la savane et

attirer une nuée d'insectes qui ne tarderaient pas de l'agacer au plus chaud de l'été. D'un autre côté, s'habiller tout de noir capterait bien trop les ardents rayons du soleil sur sa peau et il cuirait même en restant sagement à l'ombre des maigres arbres. Cependant il fallait choisir, il ne pouvait pas aller tout nu! S'il était hésitant, il n'était pas idiot. Finalement, il opta pour un habit blanc strié de rayures noires... ou une robe noire hachurée de zébrures blanches, là je ne sais plus exactement. Quoiqu'il en soit, il n'attirait pas davantage les taons que le soleil. Malin, n'est-ce pas?

Le petit animal essaya de s'imaginer un tel spécimen. Un cheval rayé de blanc et de noir, ça devait être splendide. Il aurait bien aimé en rencontrer un. A sa nouvelle interrogation, Grand Duc lui avait donc parlé de l'Afrique. Le mot résonnait comme une source de trésors infinis.

- Pour cela il te faudra galoper pendant des jours et des nuits, inlassablement, traverser des fleuves, longer des vallées, parcourir d'immenses plaines, atteindre le rivage de la grande étendue d'eau qu'on nomme la mer. Si tu ne sais pas nager, ton voyage s'arrêtera là-bas, sinon il te faudra agiter tes pattes d'un mouvement bien coordonné et être patient. Il te faudra encore de longues journées pour traverser ce liquide salé qui peut se transformer en enfer lorsque le vent joue avec ce qu'on appelle la houle. Alors, tu atteindras une contrée magique où tous les animaux sont plus forts et plus grands, où le soleil est plus ardent, l'air chargé de senteurs épicées. Ses habitants ne parlent pas le même langage, ne se nourrissent pas des mêmes aliments. Mais ton voyage ne sera pas terminé pour autant. Une étendue dont tu ne peux imaginer l'infini se présentera devant ta surprise. Une plage de sable aussi immense que les flots que tu viens de franchir devra être à son tour traversée. Et tu connaîtras toutes les aventures et les périls endurés dans l'eau, là, sur le sable. Le vent jouera avec ses grains comme il jouait avec les vagues, faisant tourbillonner des tempêtes inimaginables, te faisant perdre ta route. Si tu parviens à émerger de cet océan de sable, tu devras pénétrer dans une mer de verdure infranchissable. Cela n'a rien de commun avec notre tranquille

petite forêt. Tout y est démesuré. La végétation règne en maîtresse absolue. Parcourir ce qui équivaut à un bond te demandera une journée entière à te frayer un chemin parmi des milliers de lianes, une jungle de plantes entremêlées, avançant sur de la mousse dans laquelle tu te noieras. Et partout des arbres gigantesques qui te masqueront la moindre lueur du soleil. Ne croies pas pour autant que tu seras seul. Cela grouillera de vie et pas des plus amicales, tu peux me croire. Tout y sera exagéré et si tu as la chance d'en sortir, alors, tu pourras fouler le sol de la brousse où de dangereux fauves te guetteront, la bave aux babines.

Le petit animal eut un frisson. Le talent de conteur du hibou l'avait ensorcelé. Il vivait vraiment toute cette aventure.

Et la nuit avançait. Le hibou avait toujours une aventure à raconter.

- Un jour que j'étais en quête de mon petit déjeuner, je remarquai un ver de terre qui se contorsionnait dans tous les sens. Il était de taille astronomique. C'était le plus long ver de terre du monde.

A l'évocation de cette douce friandise, Grand Duc avait l'eau au bec.

- Rien n'est meilleur que cette sorte de spaghetti qui vous chatouille le gosier. Bref, après un temps de rêverie, le hibou continua.

- Avant d'en faire mon repas, j'observais l'animal. Je n'en avais jamais vu de pareil. Il possédait deux têtes, situées à chaque extrémités de son long tube contorsionné. C'était un vrai couple qui se partageait les mêmes organes. Deux volontés distinctes reliées par un seul corps. Tu imagines le tableau? Quand l'un voulait aller au nord, son compagnon désirait plutôt se diriger plein sud. Quand le premier cherchait la fraîcheur en s'enfonçant sous terre, l'autre aspirait à s'élever dans les airs, s'enroulant autour d'une tige. Ils se chamaillaient sans cesse, occasionnant une telle quantité de nœuds qu'ils mettaient des lunes à dénouer. J'eus pitié de cette cruauté de la nature et décida de trancher tout net leur corps commun. Lorsqu'ils retrouvèrent ainsi leur liberté, ils ne cherchèrent plus à se

disputer et allèrent ensemble, côte à côte. Depuis, il ne se quittent plus d'une ombre.

Le petit animal écoutait avec passion les aventures vécues ou rêvées du hibou. Il savait raconter, mimant à la perfection l'effroi ou la surprise, la peur ou la joie, l'hésitation comme le dégoût. Quel acteur!

Bientôt l'horizon apparut au-delà du couvert ses arbres.

- Hou, hou, hou, il est temps que je me couche.

- Comment? Mais le jour va tantôt se lever!

- Hou, hou, hou, je le sais bien et c'est pour ça que je dois regagner mon nid. Trop de clarté m'empêche d'y voir clair.

- Hé bien moi, c'est l'obscurité qui m'empêche de distinguer les détails.

- Hou, hou, hou, nous sommes bien différents toi et moi. Cela n'empêche que tu es un petit animal bien sympathique. Et bien poli, sachant parfaitement s'exprimer.

En réalité, le petit animal faisait des efforts de langage devant un tel personnage. On ne s'adresse pas à la plus pure noblesse comme au dernier des manants.

- Merci de votre obligeance Monseigneur le Grand Duc.

Et l'oiseau s'envola sans un bruit, ses ailes portaient son corps ramassé dans un silence de coton. A mi-vol, il tourna une nouvelle fois la tête comme aucun animal ne peut le faire et cligna d'un œil à l'intention du petit animal.

Il ne savait toujours pas à quelle espèce il appartenait, mais il venait de se faire un nouvel ami. Et avait appris tant et tant de choses.

4. La Tortue.

Le petit animal recherchait toujours sa maman. Mais où était-elle? Il ne savait même pas à quelle espèce il appartenait, qui étaient ses frères, ses cousins. Il marchait d'un pas lent, puis s'assit un instant sur une belle pierre presque ronde. Elle semblait striée de toutes parts, offrant l'aspect d'une mosaïque dans les mêmes tons mais légèrement différents, allant du vert bouteille au marron châtaigne. Elle était bien jolie cette pierre et confortable. Jusqu'à ce qu'elle se mette à bouger.

Elle se souleva, puis avança très très lentement. Le petit animal prit peur. On n'était jamais tranquille dans cette forêt!

Il sauta à terre.

Sous la pierre émergeaient quatre grosses pattes qui se levaient chacune leur tour, au ralenti. Un cou qui n'était que rides et plis se tendait, terminé par la figure la plus inconcevable qu'ait pu rencontrer notre ami dans sa courte vie.

Quelle idée de transporter cette lourde pierre! Et dans quel but?

Le petit animal voulut savoir, comprendre.

- Bonjour Madame. N'est-ce pas trop lourd?

Une voix molle lui répondit, comme si l'étrange animal mâchouillait de l'herbe en parlant.

- Cela pèse le poids d'une maison, petit.

Le petit animal ne savait pas bien ce que pouvait être un tel concept. Il osa demander des précisions.

- Une maison, un toit, un logis, un nid si tu préfères.

Ah! Un nid. Le petit animal comprenait que cette curieuse bête trimbalait son propre nid sur son dos. Pour l'emmener où?

- Partout où je vais, répondit-elle comme une évidence. Tu n'as jamais entendu parler de camping, toi. Il faut sortir de ton petit nid de temps en temps!

Le petit animal s'excusa. Il savait l'étendue de son ignorance.

Jamais il n'aurait pensé qu'on puisse trainer derrière soi, en l'occurrence sur son dos, sa propre habitation.

Le singulier animal et son chargement avançait très très lentement, si bien qu'on ne le voyait jamais en mouvement.

- Oui, c'est bien lourd, mais tellement pratique. Dès le moindre crachin, je suis à l'abri. Au premier froid je suis bien au chaud. Si je fais de mauvaises rencontres, je suis aussitôt en sécurité. Tâte ma carapace, c'est du solide!

Le petit animal détaillait les beaux dessins qui ornaient la cuirasse. Le vert bouteille et le marron châtaigne se mêlaient en d'étranges arabesques qu'on eut dit peintes par un véritable artiste. C'était splendide. En revanche, le cou ridé et les écailles qui recouvraient ses pattes et une partie de sa tête hideuse faisaient presque peur à notre ami. Mais il ne fit aucune remarque désobligeante. Après tout, lui-même apparaissait-il peut-être comme un individu immonde.

- Et où flânez-vous, chère dame?

- Moi, flâner? Je voudrais t'y voir, à mon âge, avec pareil chargement.

Le petit animal comprit que la vieillesse expliquait les sillons du cou et la lenteur avec laquelle se déplaçait la vieille dame.

Elle lui demanda son nom, et il dû admettre qu'il n'en savait rien.

- A-t-on jamais vu quelqu'un ne pas savoir son propre nom? Je m'appelle Carapuce.

Et elle gloussa en mâchonnant toujours un brin d'herbe.

Devant le regard ahuri du petit animal, elle précisa en mastiquant au ralenti.

- L'herbe c'est bon pour les moutons. Moi, je me nourris essentiellement de salades. Les jours de fête, j'égaye mon menu par quelques pâquerettes et, chaque Noël, je croque dans une betterave ou un navet. C'est fort, mais ça fait du bien à l'estomac.

Au moins, se dit le petit animal, elle ne mange pas d'autres animaux comme le faisaient sans état d'âme Goupil ou le Grand Duc. Il eut le malheur de lui faire remarquer que ce régime devait être un peu ennuyeux et pas très varié. Elle s'offusqua et

partit dans un détail des plus exhaustifs sur les propriétés et les saveurs des salades. On ne pouvait plus l'arrêter.

- Les laitues sont un régal avec leurs larges feuilles élastiques. La batavia a ma préférence, mais je raffole aussi de la feuille de chêne et puis la frisée qui chatouille agréablement mon palais.

Le petit animal s'apprêta à poser une question mais elle poursuivait son exposé sur son régime alimentaire.

- La scarole, quel délice! Et puis le cresson, bien rafraichissant et contenant beaucoup de fer tandis que la roquette a un goût piquant et poivré. La barbe de Capucin est douce et tendre et le pourpier source de vitamine C.

Le petit animal tenta de l'interrompre. Rien à faire. Elle n'en démordait pas.

- Et puis les pissenlits. Quel bonheur! Lorsqu'ils sont passés et que pousse une belle fleur jaune au goût de miel. Il y a aussi le chou. Connais-tu toutes les formes différentes de cet aliment complet?

Mais elle n'attendit pas que son compagnon ai pu esquisser le moindre début de réponse.

- Il y a la chicorée à l'arôme puissant, les épinards qui ont l'aspect d'algues parfois et puis les fanes de carottes bien souples, l'oreille de lièvre (à ce mot un léger sourire illumina sa tête hideuse) que certains nomment plus communément mâche contient beaucoup d'Omega 3.

Le petit animal goûtait d'abord les mots. Oreille de lièvre, barbe de Capucin. Même s'il ne savait pas à quoi cela correspondait, la poésie des menus de Carapuce lui donnait l'eau à la bouche.

La source de ses explications finit par se tarir. Elle avançait si doucement que le petit animal avait l'impression de voir reculer lentement le paysage autour d'elle.

- A quoi cela sert de toujours courir, demanda-t-elle?

Le petit animal n'avait pas de réponse.

- Regarde ceux qui sont empressés, sont-ils plus heureux? Moi, je prends le temps de regarder le monde. Le furet n'a pas le temps de le contempler, le monde. Il est toujours au sprint et ne connaît personne. As-tu déjà essayé de causer avec un bolide? Pas simple, hein?

Le petit animal acquiesçait. C'est vrai que Quirrel lui donnait parfois le tournis à effectuer ses acrobaties et ses voltiges de trapéziste.

- Sais-tu que je suis bien plus vieille que le père du père de ton père?

Cette cascade généalogique troubla le petit animal. Le père du père de... qui? Il ne se souvenait déjà pas de son père. Sa maman, oui. Et il était à sa recherche.

- Ne t'en fais pas, gentil compagnon, tu vas forcément la retrouver. Elle doit être à ta recherche à l'heure qu'il est. Lorsqu'on s'aime d'un aussi grand amour que les mamans pour leurs enfants, nos chemins finissent toujours par se rencontrer. C'est une histoire de temps. Sois patient.

Il est vrai qu'en matière de patience, Carapuce était un véritable professeur. Elle eut une lueur de malice dans l'œil.

- Et si on faisait la course?

Le petit animal ne put dissimuler sa surprise puis ne put s'empêcher de rire aux éclats. Elle était bien bonne, celle-là!

- Tu as tort de te moquer de moi de cette façon. Sache que dans ma jeunesse j'ai gagné une course face au lièvre le plus rapide de la contrée. Mon exploit est même relaté dans un grand livre si tu ne me crois pas.

Le petit animal n'avait point eu l'intention de se moquer mais imaginer Carapuce bondissant sur un cent mètres, il y avait de quoi se tordre, non?

- Si tu veux, mais à la condition que tu m'attaches les pattes.

- Soit, si c'est toi qui le propose.

Elle choisit des tiges de roseau bien souples mais d'une solidité à toute épreuve. Le petit animal tenta de les couper. Cela lui était impossible, tandis que la tortue les sectionnait d'un seul coup de bec.

- Je ne suis peut-être pas rapide mais j'ai de bons muscles. Sais-tu que mes ancêtres ont connu les dinosaures?

Le petit animal n'avait jamais rencontré de telles créatures ni même en avait entendu parler.

- C'est normal, ils ont tous disparu. Tandis que nous, les tortues, nous sommes encore là. Et pour longtemps.

Tout en devisant sur la pérennité de son espèce, Carapuce avait solidement lié les pattes de son concurrent.

Un grand chêne marqua la ligne de départ. Il était convenu d'atteindre le tronc couché qui barrait le sentier à quelques encablures du départ. Un chardonneret donna le signal du départ d'un joyeux trille. Carapuce avança une première patte. Lorsqu'elle la reposa solidement sur le sol, elle souleva une seconde patte. Et ainsi de suite sans s'affoler. Puisque, comme la plupart des animaux marchant, trottant ou galopant, elle possédait quatre pattes, on comprend que son allure n'avait rien de terrifiant. Mais elle poursuivait sans jamais s'arrêter, la tête tendue vers le tronc de peuplier qui barrait le sentier.

Le petit animal était encore secoué de rires. Il laissa Carapuce prendre quelques mètres d'avance, considérant son allure de sénateur. Comment une telle lourdeur avait pu battre la légèreté d'un lièvre? Un minuscule moineau s'approcha du petit animal et lui conta la célèbre fable. Le lièvre était trop confiant. Il s'était attardé au bord du chemin, s'était amusé de mille choses, avait perdu sa concentration en jouant avec les autres animaux tandis que la tortue ne pensait qu'à avancer coûte que coûte.

- Ca ne risque pas de m'arriver, annonça fièrement le petit animal.

Et, alors que Carapuce n'avait pas encore parcouru la moitié du chemin, il bondit en l'air, pattes liées ensemble. Il fit deux bonds magnifiques mais, trop pressé, pas assez concentré sur son affaire, distrait peut-être par les commentaires des oiseaux qui s'étaient rassemblés tout au long de la piste en encourageant leur favori, il perdit l'équilibre lors du troisième saut. Il chuta lourdement la face contre terre sous les quolibets des mésanges et des pies qui craquetaient comme de vraies poules. Qu'importe! Il allait se remettre debout et faire davantage attention à ses mouvements.

La tortue ne se retourna pas lorsqu'elle entendit la rumeur des spectateurs enfler dans le sous-bois. Elle avançait comme un métronome réglé au minimum. Mais elle avançait.

Se relever lorsqu'on a les pattes liées ensemble n'est pas une mince affaire allait comprendre rapidement le petit animal.

Après de vains efforts, il dû se résoudre à continuer sa course en se contorsionnant du mieux qu'il pu. Il se tordait comme une couleuvre mais n'avancait guère. Quel idiot, quel prétentieux il avait été de se laisser imposer un tel handicap! Mais le peuplier couché était encore loin, il pouvait refaire son retard.

Il avait presque atteint la carapace imposante de la tortue qu'il se trouva bloqué soudainement. Sa queue s'était entortillée autour d'une racine. Un roitelet qui avait parié contre la tortue se porta à son secours et voulut dénouer le malencontreux nœud. Ce fut alors une belle huée dans tout le public! Il était interdit de porter secours aux concurrents. C'était déloyal! Personne ne s'était permis la moindre poussette en faveur de Carapuce. Le petit animal devait se débrouiller tout seul. Après tout, c'est lui-même qui s'était mis dans cette scabreuse situation.

Il tira, tira de toutes ses forces et plus il tirait, plus sa queue se nouait plus fermement autour de la racine. Il restait moins d'un mètre entre la tête tendue de Carapuce et l'écorce du peuplier. Le petit animal, dépité, recula, donna du mou dans son appendice et fut étonné de constater que celui-ci se dénoua d'un seul coup. Parfois, il est bon de faire marche arrière pour aller de l'avant. Alors, libéré de ses mouvements et les liens autour de ses pattes s'étant distendus, il mit toute sa volonté dans le sprint final. Il avait trouvé le bon geste. Son corps se mouvait plus aisément maintenant.

Il allait toucher le tronc d'arrivée, il ne lui restait qu'un doigt pour y parvenir lorsqu'il entendit résonner une clameur incroyable dans toute la forêt. Cela le stoppa net dans son effort. Toute la forêt résonnait du tumulte des animaux qui ovationnaient le vainqueur. Les oiseaux applaudissaient de leurs ailes déployées, les insectes bourdonnaient un semblant de refrain, les petits rongeurs grattaient l'écorce des souches d'arbres, les hannetons et les sauterelles faisaient crisser leurs élytres. C'était un vacarme assourdissant, célébrant Carapuce qui se tenait immobile comme à son habitude, une patte posée victorieusement sur le peuplier en travers du sentier.

On délia le petit animal et la tortue eut une parole de réconfort envers lui.

- Tu t'es bien battu, petit. Puis, comme une évidence, elle ajouta.
- Je t'avais prévenu que j'étais une vraie championne de la course! De toute manière, il importe peu d'arriver le premier, même si la vie est parfois une course et qu'il vaut mieux ne pas être à la traine. L'essentiel est d'avoir un but dans la vie. Savoir où l'on veut aller est plus important que où l'on va en réalité.

Alors toute la foule encouragea également le petit animal.

Carapuce était une grande philosophe bien que ce mot fut inconnu du lexique du petit animal.

La tête basse, il poursuivit son chemin. Toutes ces aventures remplissaient sa mémoire de mille anecdotes mais il était toujours en quête de sa maman. Il lui fallait encore chercher, marcher sans répit, se renseigner du mieux qu'il pouvait, ne jamais baisser les pattes.

5. Le Blaireau

Le petit animal s'était arrêté au pied d'un immense châtaignier. Il goûtait le plaisir de sentir le vent ébouriffer d'une caresse son pelage et jouer sur les larges feuilles une partition connue de lui seul. Les fougères se pliaient en de soumises révérences, les oiseaux accompagnaient ce souffle de leurs trilles enjouées. Ils devaient être bien heureux pour siffler et chantonner ainsi tout au long de la journée. Le petit animal pensa à sa maman. Ce matin, elle lui manquait un tout petit peu moins. Il se rendait compte que tous les nouveaux amis qu'il s'était fait remplissaient un peu le vide que la disparition de sa maman avait laissé dans sa tête et dans son cœur.

Une forme bougea soudain sous les fougères. Cela allait et venait. Il plissa les yeux afin de mieux distinguer cette ombre, à peine une silhouette qui se mouvait dans un fracas de feuilles sèches. Il se leva. Avança d'un ou deux pas. En écartant les premières fougères, il manqua de se faire renverser par une boule de poils. Celle-ci stoppa net. Les deux animaux se faisaient face, détaillant chacun la physionomie de l'autre, apprenant à se connaître par la vue et l'odorat.

L'inconnu disposait d'un corps rebondi, recouvert d'un beau pelage gris cendré. Ses pattes antérieures étaient bien plus courtes que celles sur lesquelles reposait son imposant ventre. Il semblait toucher terre lorsqu'il courait mais cela ne le ralentissait point. Mais ce qui impressionna grandement notre ami c'était sa figure inédite. Un museau qui semblait continuellement flairer quelque chose, une face toute blanche exceptée deux épais traits bien sombres qui partaient de chaque œil, l'englobant, et allaient se perdre dans la fourrure au niveau du dos, car l'animal n'avait pas de cou, sa tête n'étant que le prolongement direct de son anatomie en forme de boule ovale.

On eu dit que l'animal s'était donné deux coups de pinceaux d'un noir profond ou qu'il portait une paire de lunettes bien spéciales dont les larges branches remontaient sur le dessus de son crane, d'où émergeaient deux minuscules oreilles comme deux demi-cercles.

Ils se faisaient face dans un silence que ne troublait que la valse des feuilles du grand châtaignier.

- Qui es-tu?

Puisque on lui posait toujours cette même question, le petit animal avait préparé une réponse, la plus juste possible car il ne savait pas mentir.

- Je suis à la recherche de ma maman mais je ne connais pas mon pedigree. Serais-tu de ma famille?

Le bedonnant animal le toisa un instant.

- Mmm, ça m'étonnerait. Tu as l'air bien frêle pour être un de mes cousins. N'as-tu donc jamais faim?

Et il se dandina en lui offrant de le suivre.

- J'ai repéré un fameux fumet dans cette direction, mais ce vent me rend chèvre, les odeurs se dispersent comme la brume du petit matin sous l'ardent soleil.

Le petit animal pensa que le ventripotent était poète, alors qu'il n'était que le plus gourmand de toute la forêt.

- On m'appelle Goinf et tous me connaissent comme étant le plus gourmand de toute la forêt.

Il se dandinait nonchalamment sur le sentier, mais aussitôt qu'il flairait une appétissante odeur, il fonçait tête baissée. On aurait dit qu'il glissait sur ses petites pattes.

Le petit animal n'avait jamais vu glouton pareil. Il ne mangeait pas, il engloutissait. Ses joues rebondissaient sous la mastication rapide. Il y prenait visiblement un immense plaisir et n'était jamais rassasié. C'était un véritable aspirateur à nourriture. Pour Goinf, tout pouvait se manger, enfin s'engloutir.

D'abord les plantes, mais ses préférences ne s'arrêtaient pas aux différentes espèces de salades comme Carapuce. Non, il grignotait inlassablement les petites pousses de la forêt.

- Viens, il y a par là quelque délice dont j'aimerais te faire goûter l'appétissante saveur.

Le petit animal avait bien repéré ces étranges plantes caoutchouteuses qui exhalaient une forte odeur d'humus et sortaient de terre par poignées après une ondée. Il y en avait de toutes les formes et toutes les couleurs. Des gris aux chapeaux bruns, presque noirs, des tout blancs fiers comme des obélisques, des jaunes orangés aux formes biscornues, des superbes, bien rouges avec des points blancs comme s'ils couvaient une étrange maladie, des tiges droites, rebondies comme l'estomac de Goinf ou encore tarabiscotées, avec ou non une collerette. Il y en avait de tout sombres comme des pavillons d'oreilles, de ceux qui poussaient directement sur les troncs couchés en décomposition, d'autres se laissant deviner sous la mousse ou une couche de feuilles protectrice. Et cette odeur de douce pourriture laissait filtrer d'autres senteurs plus subtiles lorsqu'on posait son nez dessus.

Jamais le petit animal aurait pu penser que cela puisse constituer un repas. Il croqua du bout du museau dans un spécimen sans tige, tout juste posé par terre. C'était moelleux et tendre. Une crème semblait s'échapper lorsqu'on le pressait. Il tenta aussi un fragment de ces oreilles noires. C'était puissant en goût mais terriblement élastique. Il dû les mâchonner pendant toute la journée, ressemblant à son amie Carapuce pour la peine.

Mais Goinf goûtait à tout.

- Tout est bon dans le champignon, marmonna-t-il la bouche encore pleine.

Mais déjà, il avançait à petits pas vers l'orée du bois.

- Allez, viens, mon nouvel ami. Nous allons nous restaurer dans mon garde-manger.

Alors toute cette orgie, cette débauche de nourriture ne constituait pour Goinf que les préambules à un vrai festin, l'apéritif du meilleur des banquets.

Ils sortirent de la forêt et trouvèrent très vite un carré de terre retournée. Le blaireau était à son affaire.

- Regarde toutes ces bonnes choses. Cultivées avec amour et sans engrais ni pesticide.

Le petit animal ne comprit pas bien la signification de ces derniers mots mais il était clair que Goinf était au paradis. Il ne

savait plus où donner du museau, ses papilles exultaient, son palais jubilait. Il dévorait tout sur son passage et, entre deux mastications, enjoignait son ami à goûter à tous ces mets délicats. Il mordit dans un plant de tomates bien juteuses, leur chair fondait dans la gueule du plus friand des animaux que le petit animal eut rencontré. Il dégusta à son tour le beau fruit bien rouge.

- Mmm, rien de pareil pour vous mettre en appétit, n'est-il pas?

Le petit animal voulut répondre et demander à son compagnon s'ils se trouvaient dans son propre garde-manger mais déjà le vorace grignotait des gousses d'un vert bien tendre.

- Il y a des perles à l'intérieur parvint-il à bredouiller au milieu d'un mâchonnement impressionnant.

Le petit animal testa quelques-uns des légumes qui s'offraient à ses petites dents. Aucun n'avait la même texture ni la même couleur. Quant au goût, c'était un authentique festival des papilles. Les concombres bien verts craquaient sous la dent, les haricots beurre étaient si tendres et l'énorme citrouille, percée à plusieurs endroits par Goinf, semblait une maison de poupée. Tout était exquis. Devant autant de délices, comment pouvait-on se nourrir du corps d'autres animaux?

Et le blaireau n'en avait pas fini. Son appétit était sans fond. Voilà qu'il déterrait d'autres merveilles. Le petit animal le regardait faire. Jamais il n'avait observé un tel travail. De ses deux minuscules pattes avant, Goinf sondait le sol en deux temps trois mouvements. Quelle dextérité!

- Bah, et encore tu n'as rien vu, fit-il, l'œil malicieux.

Et le festin se poursuivait. Il y avait, caché dans le sol, à l'abri des regards trop gourmands, de vraies phénomènes. Des carottes à la robe orangée qui avaient un arrière goût de sucre, des radis bien croquants, des navets qu'il fallait râper, des pommes de terre succulentes mais un brin bourratives, puis une succession de tubercules que le blaireau ne prenait même plus la peine de présenter, se régaland et emplissant un estomac qui ne se rassasiait jamais.

Goinf reparaisait, le museau tout terreux et, en guise de dessert, lui indiqua de délicieuses baies d'un rose tirant sur le rouge pâle.

Il y eut un bruit métallique dans la petite cabane qui jouxtait le potager. Aussitôt, Goinf détala ventre à terre. Sa gueule était remplie de tous les légumes du potager.

Le petit animal lui emboîta la course sans chercher à comprendre. Derrière eux, il entendit vociférer des cris qu'il ne reconnaissait pas. Apparemment il y avait danger. Heureusement il bondissait plus allégrement que lors de son challenge avec Carapuce!

Goinf s'engouffra dans un terrier et le petit animal le suivit alors qu'une détonation déchirait le ciel.

Bien à l'abri dans leur cachette et devant l'air de reproche de son ami, Goinf reconnut que le garde-manger ne lui appartenait pas tout à fait.

- Comment ça, pas tout à fait? C'est ton jardin ou celui d'un autre animal?

Le blaireau baissa la tête puis, retrouvant sa bonne humeur qui ne le quittait jamais, il avoua:

- Disons que j'y ai mes habitudes, que je connais par cœur toutes ces allées. D'une certaine façon c'est un peu chez moi, confia-t-il un peu penaud.

- Et ce terrier? Chez qui sommes-nous à présent?

Le blaireau se redressa de toute sa fierté, ce qui lui fit s'assommer lourdement le dessus du crâne.

- Ca, c'est mon œuvre! Tu veux que je te fasse visiter?

Le petit animal voulut bien le croire. Il l'avait vu à l'œuvre dans le potager. Goinf n'avait pas son pareil pour remuer la terre. Creuser des galeries était son passe-temps. Bientôt, ils déambulèrent dans des couloirs où l'on n'y voyait rien. Un vrai labyrinthe dont Goinf connaissait seul l'issue. Au fin fond de ce dédale de boyaux souterrains le petit animal n'était pas très rassuré. Il lui semblait visiter le centre de la terre. Où allaient-ils déboucher après tout ce parcours. Si notre ami avait eu le sens de l'orientation, il aurait compris que les galeries convergeaient vers le même point. Il pointa le bout de son nez à quelques mètres à peine de l'entrée par laquelle Goinf s'était faufilé. Après quelques longues minutes dans les entrailles obscures de la terre, la lumière du jour éblouit les yeux du petit animal. Il

respirait mieux à présent. Pas sûr qu'il aurait aimé flâner tout son temps sous terre. Il n'était visiblement pas de la même famille que Goinf, même si il avait apprécié le repas partagé. Il lui fallait continuer sa route et apprendre encore afin de retrouver les siens.

Il voulut remercier son compagnon de toutes ses aventures mais déjà Goinf décortiquait noix et noisettes, grignotait quelques châtaignes durcies par l'hiver et, la gueule remplie de bonbons des bois, il lui souhaita bonne aventure. Le blaireau était un être bien sympathique mais le petit animal était toujours à la recherche de sa maman.

6. Le Cerf.

Instinctivement mais sans jamais rencontrer cet étrange animal dont tous lui parlait avec la plus grande appréhension, le petit animal évita les lieux à découvert et s'enfonça au cœur de la forêt. Il cheminait lentement, ses pensées se cognant aux cloisons de son crâne comme il avait plusieurs fois heurté les parois des tunnels de la galerie de Goinf.

Que de rencontres, que d'aventures! Depuis qu'il était à la recherche de sa maman, il avait appris bien plus que pendant les longues journées qu'il avait passé au nid. C'était avant-hier et pourtant il ne se souvenait plus trop. Il fit un effort de mémoire, mais chaque souvenir semblait s'effacer au moment où il pensait le tenir fermement, comme on cherche à attraper une poignée d'eau. Il ferma profondément les yeux et tenta de retrouver l'image de sa mère. Son visage s'estompait également. C'était un mélange hétéroclite. Tout s'enchevêtrait d'une manière cocasse. Le regard de Carapuce se fondait sur le museau de Goupil, les plumes du Grand Duc se mêlaient à la queue touffue de Quirrel qui avait les yeux maquillés de Goinf.

Dépité, il finit par ouvrir les yeux. Juste devant lui se tenait un arbre bien original. Des rameaux entrelacés émergeaient à l'extrémité supérieure d'un tronc disposé presque à l'horizontale et soutenu par quatre branches bien droites. Tout cela était si nouveau et si beau que le petit animal fut fasciné. Mais il fut sacrément éberlué lorsqu'il vit l'arbre tout entier remuer. Son saisissement décupla lorsque l'arbre mouvant se mit à émettre un son rauque et puissant.

Le petit animal s'était caché sous un buisson de genêts et continuait d'observer la scène d'un regard apeuré. Ce n'était donc pas un arbre mais bien un animal. Quelle prestance, quelle force, quelle allure, quelle puissance, quelle vigueur! Le héros dépassait toutes les rencontres faites par notre ami. Se tenant

bien campé sur ses quatre pattes musclées qu'il avait d'abord prit pour quatre branches, le champion beuglait la gueule entrouverte et le cou tendu. La virilité de la vocifération se forgeait non dans la gorge mais bien plus profond, comme s'il rugissait depuis ses entrailles. Levant à peine la tête, ses clameurs résonnaient dans toute la forêt. On devait entendre sa plainte par toute la vallée. Il beugla ainsi quelques minutes puis fit une pause. Son souffle était puissant et ses naseaux rejetaient une vapeur dans l'air encore frais du sous-bois. Une légère écume naissait aux coins de sa gueule. Le petit animal sortit de sa cachette. Tout timide, il salua l'immense force de la nature qui se tenait devant lui.

- Quel chant puissant, fit-il, pas encore très rassuré par la suite des événements.

- Ce n'est point un chant, jeune damoiseau, c'est un brame.

Il toisait le petit animal de toute sa hauteur, l'écrasant de sa puissance. C'était un vrai chevalier et il s'exprimait comme tel d'une belle voix de basse.

- Quelle aide puis-je vous apporter, mon brave?

Le petit animal rougissait. Le seigneur donnait le sentiment de s'adresser à lui comme à une grande personne.

- Je suis à la recherche de ma maman.

Le prince de la forêt l'examina plus attentivement puis il déclara d'un ton qui ne souffrait aucune contestation.

- Tu as l'air bien maigrichon pour voyager ainsi par les chemins. De quel clan fais-tu partie, à quelle harde appartiens-tu, quelle société est tienne, de quelle tribu proviens-tu, quelle est ta race car je n'ai jamais vu un tel représentant par ces bois.

Le petit animal était bien confus. Il ne savait pas d'où il venait ni qui il était et encore moins à quel groupe il appartenait.

- Cela est fort ennuyeux. N'as-tu pas d'autres indices?

Le petit animal ne savait que répondre. Il sentait bien que ce seigneur désirait l'aider, tout chétif qu'il soit face à cette robuste implacable.

- On me connaît dans toute la forêt sous le patronyme d'Yvain d'Artémis de la Grande Muraille. Si je peux t'être utile en quoi que ce soit, ce serait un plaisir et un honneur.

Le petit animal était encore plus impressionné par la gentillesse de ce cœur d'aristocrate que par la puissance des muscles déployée. Ce seigneur de la forêt montrait une autorité naturelle qui n'avait nul besoin de démonstration de force. Le petit animal était intrigué par ce chant si majestueux.

- Votre chant est si beau, si puissant. Je connais les ritournelles des oiseaux mais votre timbre les surpasse tous. Que signifie-t-il?

- Un brame, jeunesse, un brame. Ce n'est point un chant comme les autres. C'est un appel, une requête, une prière. Une demande en mariage.

- Pourriez-vous m'enseigner les rudiments?

- Le brame ne s'apprend pas, jeune créature. Il vient du plus profond de notre tempérament, il découle du plus profond des âges, d'un passé où nous avons peut-être, toi et moi, des ancêtres en commun. Puis chacun s'est spécialisé. Quel est ton talent?

Le petit animal ne s'était jamais posé une telle question. En avait-il un seulement, de talent?

- Chaque créature de ce monde possède un don, une propension, une disposition, une capacité, une faculté, une compétence, une vocation. Pour retrouver ta mère et connaître l'espèce à laquelle tu appartiens, il te suffit de retrouver cette aptitude.

Le petit animal avait l'esprit tout chamboulé. Ainsi, lui, pauvre petit avorton de rien du tout, pouvait être doué en quelque chose?

- Parfaitement. Il n'existe aucune espèce, pas une race, qui ne possède pas une habilité particulière. Pas une, exceptée peut-être celle qui va sur deux pattes et qui n'a d'autres capacité que de répandre le malheur et la mort et de se croire en tous points supérieure aux autres.

- Pourtant, il apparait que certains animaux sont moins utiles que d'autres, non?

- Certes pas, cher jeune ami. Tous ont leur utilité et leur place dans ce monde-ci. Cite moi une espèce inutile et, par définition, elle disparaît d'elle-même.

Le petit animal réfléchit. Il allait proposer les plus petits de tous.

Certains insectes qui vous agaçaient et vous piquaient n'étaient certainement pas utiles à la bonne marche du monde.

- L'abeille? Si elle te pique, c'est uniquement pour se défendre, parce que c'est *toi* qui l'a dérangée dans son dur labeur. Je ne connais pas de créature plus laborieuse qu'elle. Dès le lever du soleil dans la brume et jusqu'au dernier rayon oblique du crépuscule, elle s'affaire d'une fleur à l'autre pour élaborer le miel dont se nourrissent quantité d'animaux. Sans elle, certains seraient en moins bonne santé mais surtout, sans elle, point de fruits en été. Imagines-tu un monde fait uniquement de fleurs?

- Ce serait très beau, imagina le petit animal bien pensif.

- La beauté n'est rien si la mort est au bout. Sans fruits point de frugivores, créant un manque dans la chaîne alimentaire. Au final, si les abeilles disparaissent, nous disparaissions tous en quelques lunes.

Le petit animal se gratta la tête. Il n'avait pas pensé à tout cela.

Une histoire de son compère le hibou lui revint en mémoire.

Le ver de terre, voilà bien un animal inutile!

- Comment inutile, parbleu! Sais-tu que le plus petit ver de la création remue autant de terre que tu ne pourrais en supporter? Il creuse, il aère, il retourne, il oxygène, il rend le sol vivant. Sans lui et ses minuscules galeries, rien ne pousserait. Pas un brin d'herbe. Et ce serait la fin, encore plus rapide.

Le petit animal n'avait pas réfléchi à toutes ces implications. Il se rendait compte à présent que tout était lié et que, si l'on modifiait cet équilibre remarquable, tout irait de travers.

Et le cerf se remit à bramer. Tout son corps était tendu vers ce cri rauque, cette plainte dans laquelle il mettait tout son être. C'était sa carte de visite, son curriculum.

Le petit animal tenta lui aussi de s'essayer à cette discipline réservée aux plus grands cervidés de la forêt. Le son qu'il produit n'avait rien de grand, juste un gémissement, une lamentée qui ne sonnait pas juste du reste. Cela amusa beaucoup Yvain. Son corps robuste s'agita de petits soubresauts. On n'avait jamais vu un cerf se mettre à rire ici-bas. Il faut un début à tout pensa un minuscule pinson qui épiait toute la scène, planqué dans le trou d'un vieux chêne.

La journée avançait et notre ami n'en était pas plus avancé dans ses recherches. Il cherchait toujours sa maman et rencontrait des êtres exceptionnels, uniques et d'une grande sympathie pour lui, pauvre petit animal égaré, apeuré et ne connaissant si son nom ni l'espèce à laquelle il appartenait et ignorant tout de ses talents s'il devait en posséder comme le lui avait averti son nouvel ami le cerf. Il n'était pas doué pour le chant, c'était une évidence, mais peut-être avait-il l'âme d'un comique. Qu'est-ce qu'il avait pu rire, et faire rire tout au long de ces pérégrinations!

7. Le Hérisson.

Il quitta la majestueuse forêt. Peut-être fallait-il chercher plus loin, partir à la découverte du monde? Il songea alors que, peut-être, sa maman devait le chercher de son côté. Ils finiraient bien par se rencontrer à un moment ou à un autre. Si jeune, il n'imaginait pas l'immensité du monde. On lui pardonnera.

C'était un pré d'herbe rasée de près. Cela chatouillait agréablement les tendres coussinets de ses pattes. La vue s'étendait bien plus loin que sous l'amas des arbres de la forêt. Le monde se révélait dans toute sa grandeur. Le soleil était si haut dans le ciel que le petit animal pensa qu'il devait être sacrément fort pour gravir les hypothétiques barreaux de cette échelle invisible, peut-être plus fort que Yvain lui-même. Un monticule bouchait l'horizon, un promontoire d'herbe rase qu'il entreprit de gravir. Il sentait sa respiration bruler ses petits poumons tandis qu'il grimpait lentement une pente difficile. Parvenu au sommet, la vue devint fantastique. Il réalisa alors qu'un effort apportait toujours une récompense, qu'après la pluie venait le beau temps.

Il dominait la cime des arbres et pouvait imaginer Quirrel sautant de branche en branche et Grand Duc se terrant dans quelque tronc, attendant le crépuscule pour accomplir son métier de veilleur de nuit. Il pensait aussi à Carapuce qui devait se mesurer aux animaux les plus véloces de la forêt. Quant à Goupil, il devait rêver aux cuisses bien rebondies de milliers de poules dans ses rêves d'une sieste bien mérité. Goinf ne devait pas dormir mais était sûrement en train de faire ripaille dans un potager mal surveillé. Il entendait encore l'écho du chant d'Yvain se répercuter d'un vallon à l'autre.

Il y eut un froissement juste dans son dos, le bruit de feuilles sèches qu'on écarte pour se frayer un chemin. Nouvelle surprise:

une boule de piquants argentés s'avancait lentement dans l'herbe. Sous une apparence rebutante, se dissimulait le museau le plus sympathique qu'il ait pu rencontrer. Il savait qu'on ne doit pas se fier aux apparences, que « la robe ne fait pas l'animal ». Et c'était une fois de plus la réalité toute vraie. Après toutes ses rencontres, sa timidité s'effaçait peu à peu. Il engagea de lui-même la conversation.

- Bonjour, aimable créature.

- Je te rends ton salut, charmant compagnon. Qui es-tu?

- Ca, je ne puis te le dire, ne le sachant pas moi-même. Je suis à la recherche de ma maman.

- Je doute qu'elle soit par là, mais suis-moi.

Et la petite boule de piquants se mit à se dandiner sur ses pattes minuscules. Le petit animal pensait que la nature était bien inventive pour avoir imaginé autant de profils. Aucun animal ne ressemblait à son voisin. Et il eut été encore plus étonné s'il avait pu les connaître tous! Le hérisson avançait lentement, oh plus vite tout de même que Carapuce, mais il était capable d'accélérer soudainement. Il tourna son museau vers notre ami et continua:

- Je m'appelle Erinace et tu as de la chance de me trouver en pleine journée car d'habitude, je dors le jour.

Le petit animal pensa aussitôt au Grand Duc qui vivait la nuit, sentinelle des ténèbres, puis à Yvain qui ne détestait pas se balader en forêt dans le noir éclatant. Goupil lui avait également révélé qu'il lui arrivait de déambuler dans l'ombre afin de commettre ses sombres méfaits sur le poulailler. En y réfléchissant bien, il se rendit compte que la nuit était aussi remplie d'activité que le jour. A part les gallinacés, peut-être, qui se couchaient comme les poules.

- Tu arrives à y voir dans le noir?

- Oh, tu sais, je suis assez myope mon ami. Nuit ou jour, je n'y fais pas beaucoup de différence.

Et Erinace continuait son chemin sans hésitation.

- Peut-on savoir où nous mènent nos pas?

- Certainement l'ami, certainement. La nuit dernière a été bien médiocre et il me faut partir me nourrir en plein jour. Je n'aime

guère cela. Sais-tu que le danger est partout lorsque le soleil brille? Rien ne vaut les doux mois d'hiver.

- Les doux mois de l'hiver? Il me semblait, en revanche, que c'était une période plutôt glaciale, non?

- C'est probable. Je ne m'en soucie guère à dire la vérité. Dès les premières gelées, je me blottis dans mon terrier et n'en sors qu'aux beaux jours.

- Comme Goinf le blaireau alors. Et que fais-tu enfoui de la sorte?

Erinace s'affola brusquement et stoppa sa marche régulière. Ses yeux lançèrent des regards empreints d'une frayeur subite. Et puis ce ne fut plus qu'une boule de piquants. Le petit animal n'osait le toucher afin de le réconforter de peur de se piquer lui-même. Erinace avait disparu entièrement sous son armure pointue et il était totalement impossible de lui parler. Il n'écoutait plus, ne réagissait plus. Il s'était coupé du monde. Quelques minutes s'écoulèrent avant qu'un bout de museau ne refasse surface.

- Ne prononce jamais ce nom, malheur de malheur!

- Qu'ai-je dit?

- Nous autres les hérissons sommes plutôt de bonnes pâtes, ne cherchant jamais à nuire à nos contemporains, et en retour tous les animaux nous laissent tranquilles. Tous, sauf le blaireau. S'il peut nous faire notre affaire, il ne s'en porte que mieux.

Le petit animal restait interloqué, encore meurtri de cette gaffe qui lui avait échappée. Mais comment savoir? A part son appétit gargantuesque, Goinf était, lui aussi, plutôt une bonne pâte, pour reprendre l'expression d'Erinace. Dans l'esprit du petit animal se déclencha un trouble à la pensée que ses amis pouvaient être de terribles ennemis entre eux.

Ils reprirent leur chemin, le hérisson pas très à l'aise en pensant que cette nouvelle connaissance était un proche du tant redouté blaireau. Plusieurs fois, il jeta de brefs regards vers son récent compagnon. Pourtant celui-ci ne semblait pas avoir l'air belliqueux et ne cachait probablement pas de sombres desseins derrière son air innocent. Car naïf, il l'était assurément! Jamais Erinace n'avait vu un animal aussi insouciant. Rien ne

l'effrayait mais pas parce qu'il était grand et fort comme le taureau du pré longeant le ruisseau, non, bien au contraire, il était fragile comme une jeune pousse d'herbe. Il ne voyait simplement pas le danger. Pourtant le péril guettait à chaque coin d'arbre, la menace montrait son nez au moindre terrain découvert et le risque de périr atrocement attendait patiemment son heure, tapi dans l'ombre.

Cahin-caha ils abordèrent la rivière rigide où de puants et bruyants bolides ne vous laissaient pas la moindre chance si l'envie vous prenait de vouloir la franchir pour atteindre l'autre rive. D'après une étude menée par les hautes instances hérissonnées, l'espérance de vie ne dépassait pas trois cent mètres sur pareil engin de mort. Pourtant il fallait traverser.

Le petit animal ne saisissait pas tous les risques dont Erinace l'avertissait. A l'écouter, on risquait de passer de vie à trépas à chaque pas, chaque pas de hérisson s'entend. Le blaireau si gentil, si débonnaire, était un prédateur implacable; le moindre petit ruisseau prenait des allures de dangereux rapides; on risquait à tout moment de recevoir une branche ou un lourd fruit sur le crâne lorsqu'on avait le malheur de passer sous un arbre; il fallait également se méfier de la nourriture souvent frelatée par des pesticides écœurants pouvant vous tordre le ventre comme on essore un linge. Il fallait se méfier de tout et avancer prudemment. Le petit animal ne voyait rien d'autre que la beauté du monde, la curiosité de découvrir de nouvelles choses et la chance de se faire de nouveaux amis.

Au bord de ce nouveau péril, Erinace fit de nouvelles recommandations. Il fallait traverser ce fleuve aux relents de goudron perpendiculairement en prenant ses pattes à son cou et jamais, au grand jamais, y baguenauder pendant des heures.

Rendu méfiant par les exhortations morbides du hérisson et tentant d'essayer de comprendre le mot perpendiculairement, il avança un pied tremblant sur l'asphalte. Cela lui parut chaud et à peine granuleux comme, comme... Le petit animal ne trouvait pas de comparaison adéquate. Non, il n'avait jamais rien senti de semblable. Quel danger pouvait-on découvrir sur ce ruban hospitalier?

Erinace lui expliqua que, justement, c'est à cause de ces bienveillances que ce fleuve était si mortel. Les nuits fraîches à la belle saison, le bitume gardait la chaleur de la journée et attirait ses comparses bien mieux qu'un centre de remise en forme. La douce chaleur plaisait aux hérissons, ils s'y sentaient en sécurité, protégés de tous les dangers, sans savoir qu'ils avaient mis une patte dans la gueule de l'enfer, qu'ils s'étaient aventurés dans un engrenage mortel.

Sans regarder ni à droite ni à gauche, Erinace entreprit de traverser en accélérant l'allure. Le petit animal le regardait comme s'il devait franchir un torrent de lave ou un étang d'acide en équilibre sur un fil dentaire tendu entre les deux rives. Il retenait sa respiration tout en tâtant le sol insolite du bout de sa patte. C'était bien chaud et moelleux tout en restant ferme sous le pas. Le hérisson lui avait recommandé de ne traverser qu'une fois que lui-même ait atteint l'autre bord. Mais l'esprit du petit animal était si frivole qu'il oublia ce preux conseil et s'élança. A ce moment même, un objet non identifié fendit l'air comme une fusée. Il fut rejeté sur l'accotement par l'appel d'air tandis que le hérisson s'était pelotonné sous ses piquants comme il l'avait vu faire lorsqu'il avait mentionné sans malice le nom du blaireau.

L'engin bruyant et malodorant l'avait survolé de ses quatre disques de gomme caoutchouteuse. La boule de piquants restait là au beau milieu du fleuve, tétanisée. Le petit animal s'élança pour lui porter secours mais comment l'aider? Il ne pouvait pas le prendre sur son dos ni le pousser de quelque manière sans risquer de s'écorcher ni de s'éperonner sur les terribles aiguilles acérées. Il pensa en son for intérieur que, de tous les dangers énoncés par Erinace, le plus terrible de tous était bien la carapace perforante des hérissons. Parvenu à sa hauteur, il lui cria à hauteur d'oreille, du moins dans ce qu'il pensait être l'endroit où se terraient les appendices auditifs de son ami, des incitations à poursuivre sa route pendant le relatif calme revenu. Erinace lui avait confié sa mauvaise vue mais était si fier de son ouïe qu'il pouvait entendre le bruit que provoquait la chute d'une feuille de l'autre côté du grand pré, qu'il pouvait repérer n'importe quel dialogue, aboiement, caquètement, murmure ou

chuchotement à des lieues à la ronde. S'il n'entendait pas les vociférations de son ami là, à quelques millimètres de ses tendres oreilles, c'était bien la peine de posséder une telle technologie.

Erinace parut réagir et il se remit en route, pas très rassuré. Soudain, un autre bolide surgit. Ses larges gommes de caoutchouc filaient droit sur le dos du hérisson lorsque le petit animal, dans un mouvement d'intense fraternité ou d'inconscience fatale face au danger, fit un pas de côté et obligea le projectile à une embardée soulignée d'un infernal cri de pneumatiques échauffés. Encore étourdi par la violence de la manœuvre, le petit animal eut une vision de l'enfer. Un ruban d'asphalte accueillant, doux et chaud, sur lequel des monstres nauséabonds broyaient, aplatissaient, laminaient toutes les créatures de l'univers. Un vrai cauchemar. Comment la nature pouvait-elle laisser se propager un tel carnage?

Il était moins une. Les deux compères reprirent leur chemin de croix le plus rapidement possible. Les rares moments de répit ne duraient pas plus de dix secondes. Ils allaient déjà atteindre l'autre rive lorsqu'un convoi interminable, chargé de plusieurs dizaines de tonnes de troncs fraîchement débardés, les balaya d'un coup de vent sur le talus. Une tornade de poussière aux relents d'huile pourrie et de gasoil écoeurant. Erinace s'était à nouveau remis en boule et le petit animal époussetait son pelage d'une couverture de feuilles dont il émergeait, encore groggy par le vol plané. Quelle aventure! Il saisissait mieux à présent les précautions employées par Erinace. Le monde pouvait être, en effet, truffé de dangers.

Remis de leurs émotions, les deux compères poursuivaient leur chemin lorsque Erinace tomba en arrêt devant une chose gluante. Le petit animal avait déjà croisé plusieurs exemplaires de cet animal répugnant.

Cela n'avait pas de pattes et glissait sur un coussin de bave qu'il fabriquait lui-même comme si le petit animal avait utilisé sa propre morve pour ramper dessus. Beurk! Ajouté à cela une couleur rouille bien dégoûtante, pas de membres, juste un tronc tout flasque et terminé par deux antennes qui s'enfonçaient dans

ce qui n'était que muqueuses lorsqu'on posait la patte dessus. Il n'avait jamais rien vu d'aussi abject. Cela lui donnait le haut-le-cœur bien mieux qu'un tour de manège.

Mais lorsqu'il vit son ami le hérisson avaler d'une seule bouchée cette immondice, il eut envie de vomir. Plus qu'une envie, il le fit réellement!

Dire qu'Ericane avala d'un trait le hideux animal est un effet de style car, bien au contraire, il mâchouilla son ignoble proie avec grands bruits de mastication et de succion. Il sembla même au petit animal entendre comme un craquement d'os brisés sous la dent. Comment, d'un animal aussi élastique, pouvait-on émettre de tels bruits en le dévorant?

Le petit animal trouvait ça sordide et honteux. A tout prendre, il préférait encore l'image de Goupil, un reste de plumes dans la gueule et le museau ensanglanté. Non seulement le repas d'Erinace était repoussant mais le hérisson mangeait sans aucune manière. Nul doute qu'Yvain, le grand cerf aristocrate de la forêt, n'eut manqué de le lui faire remarquer.

Le petit animal se réjouit de ne point faire partie de la famille du hérisson, même si celui-ci était le plus gentil de tous les animaux qui avaient croisé son chemin depuis deux jours.

En quittant son nouvel ami encore tout occupé à grignoter quelques fruits pour faire passer son infâme repas, le petit animal ressentit une tristesse dans son cœur. Il n'avait toujours pas retrouvé sa maman et ne savait pas davantage à quelle espèce il appartenait, quel était son clan, sa meute, sa tribu.

8. Le Serpent.

Le petit animal avançait hors de la forêt. Il pensait, peut-être à tort, que là n'était pas sa maman et qu'il lui fallait parcourir le vaste monde dégagé pour avoir une chance de la retrouver. Il se sentait parfois un peu accablé mais encore plein d'espoir. Le découragement l'envahissait lorsqu'il se retrouvait seul mais il lui suffisait de faire une rencontre pour retrouver un optimisme à toute épreuve. Son insouciance le protégeait des dures réalités du monde et l'empêchait de penser à un avenir sombre. Le privilège de l'innocence et la force de la jeunesse offrent cette possibilité de vivre l'instant présent sans se projeter dans le futur ni trop se pencher sur le passé. Ni nostalgie, ni anticipation.

Il avançait d'un pas trainant lorsqu'il remarqua, à moitié caché sous un tapis de feuilles, un bien étrange spectacle. Une grosse corde dont les anneaux dessinaient des jolies courbes sur le sol semblait à peine remuer, empêtrée dans de multiples nœuds. Le petit animal n'avait jamais vu une corde se débattre ainsi, du reste il n'avait jamais vu de corde tout court. Il s'approcha lentement, la curiosité peut parfois être terriblement dangereuse dans le monde sauvage.

- Ssss, aide-moi à me débarassser de sssses nœuds!

Cet appel était plus sifflé que prononcé et provenait d'une ouverture dans l'épaisse corde couverte d'écailles d'où jaillissait chaque seconde une fine langue fendue. Le petit animal se pencha.

- Ssss, veux-tu bien me ssssecourir, je sssuis trop faible à sssset insssstant.

Le petit animal était bien obligeant et toujours prêt à rendre un service s'il le pouvait mais ne comprenait pas comment s'y prendre. En effet, l'étrange animal sifflant et semblant chercher à se repérer en tirant par saccade sa longue et fine langue fourchue, n'était qu'un amas de boucles, d'anneaux, de liens et

de nœuds. Comment était-il possible de s'entortiller de la sorte? Le petit animal ne savait pas par où commencer ni comment bien s'y prendre. La corde sifflante lui indiqua d'abord où se trouvait sa queue et lui donna quelques conseils pour dénouer l'écheveau diaboliquement mélangé. Notre ami empoigna le bout de la queue qui était bien froide ma foi et tira, tordit, enroula puis déroula, dévida, débobina, allongea, étendit une belle longueur de corde qui glissait sous ses pattes. A mesure qu'il défaisait les nœuds bien serrés, d'autres se formaient. C'était un nouveau labyrinthe et il se trouva bien vite emmêlé lui-même dans cette liane inédite. Il se débattait comme un pauvre diable sous la lumière du soleil et ne faisait que s'embrouiller davantage. L'enchevêtrement gagnait.

- Tu dois faire preuve de passsience et ssssesssser de tirer autant.

Les conseils avisés sont une chose, les mettre en pratique par un novice en est une autre, et bien plus ardue qui plus est! Le petit animal pensait se noyer dans une mer de nœuds. Il ne se découragea pas pour autant. La persévérance vient à bout des plus grandes difficultés. Il démêla, débrouilla, sépara, ordonna, dégagea. Il avait maintenant bien saisi que la plus grande méticulosité était de mise et qu'il ne fallait surtout pas avoir de gestes brusques qui ne faisaient qu'amplifier le problème et rendre les nœuds encore plus résistants et nombreux. De ses petites pattes, il s'affairait sur ce casse-tête qui, ne venant pourtant pas de Chine, en avait toutes les sataniques caractéristiques. Il joua de douceur, de doigté, d'adresse, d'habileté, de délicatesse. Il préféra lâcher du lest plutôt que vouloir tirer à tout prix sur cette maudite corde. Les nœuds de détendaient, se disloquaient, se volatilisaient comme par magie.

Il commençait à en venir à bout. Ravi de pouvoir rendre service avant même de s'être présenté, il manipulait la corde avec dextérité. Les nœuds volaient et disparaissaient comme neige au soleil ou encore comme ces fins nuages s'évaporant sous les premiers rayons du soleil. Aider son prochain procure la plénitude de l'esprit tout comme donner rend plus joyeux que recevoir. Ravi de son œuvre, le petit animal se gonflait d'un tout

nouvel orgueil quand il repéra quelques lambeaux de peau épars autour du corps singulier de son nouvel ami. Confus, il allait déjà se confondre en mille excuses pour avoir abimé la si belle robe qui scintillait de toutes les nuances de vert aux rayons du soleil, faisant miroiter les fines écailles du serpent. Il n'était donc doué pour rien faire, pas même rendre service?

Le reptile qui ondulait d'aise sous l'ardent soleil le rassura bien vite.

- Ce n'est rien que mes habits d'hiver, ne t'inquiète pas. Chaque année je me débarrasss de la vieille peau qui m'irrite. On appelle sssela la mue et ssssa me laissse ssssans forssse pendant un bon moment que je ne peux dénouer moi-même les nœuds qui viennent ligoter ma chair.

Le petit animal souffla, tranquilisé. L'étrange animal sinuait autour de lui.

- Je m'appelle Colubrac la couleuvre. Je rampe et je bronze au ssssoleil car mon ssssang est froid. Et toi, qui es-tu?

Le petit animal aurait bien aimé pouvoir répondre à cette simple et évidente question. Il expliqua sa condition du mieux qu'il put.

- Je ne peux te renssseigner car je ne connais point ta famille, mon ami, et pourtant je connais quasiment tous les habitants de la forêt et de sssses environs.

La robe toute neuve qui moulait le corps fuselé de Colubrac fascinait le petit animal. On aurait dit une dame vêtue de latex aux teintes changeantes de tous les verts de la palette des couleurs. Encore affaibli par la transformation de sa mise, Colubrac peinait à ramper sur le sol. Le petit animal voulut l'imiter mais ce n'était pas bien facile. Il comprit alors l'utilité de ces fines écailles qui composaient la mosaïque superbe de sa livrée.

La couleuvre tirait toujours autant sa langue fourchue, semblait humer l'air.

- Sssse sssont mes yeux et mes oreilles, mon nez et mon palais, tu vois. Je peux repérer une présenssse à des lieues et ssssentir une modificasssion dans l'air. Je peux disscerner une goutte de ssssitron dans une honnête mare et ssssavoir si l'air est pollué ou ssssain.

Quelles prouesses! Le petit animal était en admiration devant un tel organe. Il tira lui-aussi sa courte langue mais il ne détecta rien d'autre que la fournaise de l'air. Colubrac semblait comme un poisson dans l'eau.

Ils s'avancèrent, l'un rampant l'autre baguenaudant. Colubrac connaissait en effet tous les locataires de la forêt. A proximité d'un point d'eau, il avoua que les carpes n'avaient d'égal à leur bêtise que leur appétit.

- On leur ferait avaler n'importe quoi, même des couleuvres!

Et Colubrac de se rouler sur lui-même pour savourer ce bon mot.

Plus loin, il causa de l'insouciance malade de quelque échantillon du personnel animalier de la forêt. Les cigales, par exemple, ne pensaient qu'à chanter tout l'été comme le souligne si bien la chanson. De même que le rossignol ou le coucou qui, trop occupés à annoncer l'arrivée du printemps, traînent leur paresse dans le nid des autres.

Colubrac avait un mot pour chacun. Le petit animal se rendait compte que sa langue fourchue ne lui servait pas simplement d'oreille, d'yeux, de nez et de palais mais tout aussi bien de persiflage.

On croisa une gentille grenouille qui disparut aussi sec dans la gueule du serpent. Mais à la différence de Goinf le Blaireau si gourmand ou encore d'Erinace le hérisson, Colubrac avala sa proie sans y donner un seul coup de dent. Il aurait été bien embêté de devoir mâcher puisque, en guise de dents il n'avait que ces deux crochets qui ne lui servaient qu'à faire glisser la malheureuse victime au plus profond de son estomac et une autre fonction dont se garda bien de révéler Colubrac au petit animal.

Déjà pas très en forme suite à sa mutation, la couleuvre s'arrêta de gigoter, le ventre rond.

- Il faut que je digère maintenant. Csss'est pourtant ssssi bon de reprendre des forcssses.

Si le menu l'avait stoppé dans ses tortillements, il ne lui avait en rien enlevé sa propension à médire sur ces congénères.

Les rats font de jolis repas mais ils ne contrôlent en rien leurs

naissances. Ca pullule de toutes parts et si on laisse faire, on serait vite submergé par un océan de rongeurs voraces et destructeurs.

La pie était habillée pour l'hiver en sa qualité de voleuse et de grande coquette: elle n'aimait rien de moins que tout ce qui brille. Les autres volatiles n'étaient pas en reste et tandis que Colubrac digérait son gluant repas, il déversait son commérage sur tous les habitants du quartier.

Le petit animal, dans sa toute belle innocence, pensait que ces lieux regorgeaient d'êtres pas très recommandables. Selon la couleuvre, ils n'étaient que vice et défauts. Jusqu'au moment où il en vint à railler le sympathique blaireau qu'il comparait à un véritable tonneau (pour la rime) dénonçant son appétit sans fond et son peu d'intelligence. Pourtant Goinf n'était pas ce qu'en narrait Colubrac, du moins il ne pouvait se résumer à seulement ses travers. Le petit animal en conclut, sans rien en dire, que la couleuvre exagérait un tantinet et toujours le mauvais côté des personnes.

Si notre ami avait plus longtemps et plus sensiblement pratiqué le serpent et comparé ses affirmations diffamatoires au caractère concret des animaux incriminés, il aurait pu en dire autant à son encontre, à commencer par cette vraie langue de vipère qui ne se contentait pas d'humer l'air de la forêt mais persifflait envers toutes ses créatures. Mais le petit animal n'avait pas si mauvais esprit et ne retenait du serpent que sa souplesse extrême, sa belle robe brillante et son unique capacité à sentir la forêt comme aucun autre animal.

Encore une fois, le petit animal restait sur sa faim. Il n'avait décidément rien de commun avec la couleuvre, tant physiquement que moralement et devait continuer sa quête à la recherche de sa maman et, au-delà, d'apprendre à quelle espèce il appartenait, quel était son clan, sa tribu.

Une grande tristesse lui fit baisser la tête tandis qu'il sortait de la forêt. Il allait parcourir le monde entier s'il le fallait, mais il trouverait un jour prochain d'où il venait, qui il était.

9. Le Mouton.

Le petit animal avançait résolument, traversant champs et pâturages. La forêt était bien loin dans son dos maintenant et d'étranges arbres s'élevaient au-delà d'un grand pré. Ils n'avaient pas de branches, juste des troncs cubiques et de longues lianes horizontales qui les reliaient entre eux. La curiosité l'emporta et le petit animal se rapprocha de cette forêt magique.

Les prés étaient séparés d'autres prés, tout identiques, par des clôtures au fin grillage. Il ne comprenait pas leur utilité. Goinf, le blaireau gourmand, aurait eut tôt fait de creuser un tunnel; Yvain, le grand cerf au brame sublime, aurait bondit bien au-dessus du grillage; Grand Duc, l'hibou veilleur de nuit, aurait donné un bon coup d'aile pour survoler l'enclos; Erinace, l'hérisson pusillanime, aurait pu se faufiler entre les mailles de fer; Quirrel, l'écureuil aurait prit un malin plaisir à escalader les piquets de bois qui tendaient ces fils à distance régulière. Seul Goupil aurait eut maille à partir avec cette barrière. Goupil et lui-même. Comment franchir cette frontière?

Il longea cette haie de fer avec dépit. Dans son esprit germa un sentiment nouveau. Il était contrarié. Pourquoi s'ingéniait-on à ériger de telles barrières? Qui avait l'esprit assez tordu pour entraver de cette façon les promenades des êtres de la planète? Le monde devrait être un endroit où se déplacer ne pose aucun autre problème que de devoir gravir les chaines de montagne où des cols facilitent le passage, de traverser les rivières profondes où des gués permettent de ne point s'y noyer, de franchir les plus sombres fourrés et les jungles inextricables par d'étroits sentiers ou bien parcourir les déserts en s'aidant des heureux points d'eau que sont les oasis et sillonner les océans à l'aide d'embarcations de fortune.

Mais tout a une solution dans ce bas monde, et il trouva bien vite une sorte de porte de planches grossières qui permettait sans doute d'entrer dans ce parc. Le dispositif était simple sans doute mais le petit animal ne connaissait pas son mécanisme. Il poussa de toutes ses forces sans succès. Si ça ne se pousse pas, peut-être que cela doit se tirer. Il s'arc-bouta de toute sa maigre vigueur. Rien. Il y avait forcément une astuce, cette porte n'était pas là par hasard ni pour faire joli. Il y avait bien un loquet, mais comment savoir l'utiliser. Fallait-il le pousser? Apparemment pas le moins du monde. Le tirer, alors? Pas plus de succès. Se pouvait-il qu'il faille le lever? La bobinette joua dans la pièce de bois mais la porte ne s'ouvrit point.

Le petit animal avait compris. Il fallait associer pas moins de trois mouvements. D'abord lever la targette, puis la tirer vers soi tout en poussant la porte. La réflexion et la perspicacité avaient eu raison du mécanisme. Le petit animal se dit que l'intelligence était bien utile dans ce monde si sophistiqué.

De l'autre côté de la clôture, l'herbe était rase, tondue au millimètre. Il avait l'impression de marcher sur un tapis moelleux.

D'abord, il pensa que de petites miettes de nuages étaient tombées du ciel, pas sous la forme liquide bien connue que certains nomment pluie, mais tous entiers, et reposaient sur ce sol si confortable. Après tout, ils avaient eux aussi le loisir de se reposer, infatigables voyageurs célestes.

Puis ces nuages fatigués se mirent à bouger. Mieux: ils se mirent à bêler. Le petit animal s'avança. Aussitôt toute la meute partit au galop. C'était la première fois qu'on fuyait à son approche. Il tâta son visage. Nul doute que son aspect devait faire peur. Il essuya d'improbables taches qui devaient sans doute effrayer tout un troupeau et rattrapa le cheptel. Mais le bétail s'enfuit derechef. Le manège dura bien quelques minutes. Las, le petit animal s'assit, dépité. Il était bien malheureux de faire peur. Il ne voulait aucun mal à qui que ce soit et se dit que, plus qu'être sans cesse importuné, inspirer la crainte est un sentiment détestable.

L'herbe était si finement coupée, accueillante, la chaleur

s'élevait et la fatigue de tant d'aventures, de rencontres et d'une nuit agitée l'engourdirent dans un sommeil réparateur. Il se mit à rêver à un monde où chaque animal vivait en bonne compagnie, où personne ne traumatisait personne, où on ne se mangeait pas les uns les autres, où chacun s'entraidait et unissait ses efforts pour une cause dépassant de bien loin les petites mesquineries personnelles. Il rêvait d'un monde où Goupil jouait à colin-maillard avec toutes les poules du poulailler, où Goinf le blaireau s'amusait comme un fou avec Erinace le hérisson, où Yvain et Grand Duc proposaient une chorale de tous les chants de la forêt. Il rêvait aussi que ses amis le chatouillaient à lui faire perdre haleine de rire. Et il riait, il riait. Tant qu'il se réveilla. Une demi-douzaine de museaux le reniflaient par tous les flancs. Le troupeau recula d'un bond lorsqu'il se réveilla, formant un cercle autour de lui, mais à bonne distance tout de même. Le petit animal n'avait jamais rencontré d'animal aussi peureux.

Mais cette fois, le troupeau ne s'était pas enfui à l'autre bout du pré. Les plus hardis avançaient même d'une patte peu assurée. La curiosité l'emportait parfois sur la méfiance.

C'étaient d'énormes boules de laine blanche ou crème posées sur quatre pattes bien fines. On aurait dit que toute la tribu partait pour le grand nord. N'émergeait qu'une tête au regard étonné et vaguement inquiet. Parmi tous ces clones, l'un se distinguait en ayant le pourtour des yeux charbonné et deux autres avaient carrément toute la tête noire. Le petit animal pensa que ce devaient être les chefs et ses sous-chefs. Nullement. Apparemment il n'y avait aucun leader. Il n'y en avait pas besoin. Il remarqua que lorsqu'un animal partait dans une direction, tous les autres le suivaient. En s'approchant maintenant aussi près que s'il faisait partie du groupe, le petit animal se rendait compte de ce qui provoquait ce mouvement de masse.

Dès qu'il s'agissait de prendre une décision, aucune bête ne savait que faire, quel parti prendre, quelle solution adopter. Tous en appelaient à leur voisin qui, pas plus avancé dans leur réflexion, se tournaient vers leur proche et ainsi de suite.

Résultat: personne ne savait que faire, à part prendre la fuite. Il suffisait d'un animal plus craintif pour que tout le groupe suivit sans savoir pourquoi.

Le petit animal se présenta comme il savait le faire.

- Bonjour Messieurs, Mesdames (la galanterie n'a pas de mise dans le monde animal puisque les femelles ont les mêmes droits que les mâles, parfois sont-elles même mieux considérées). Je suis désolé de ne pouvoir correctement me présenter puisque je ne connais pas mon nom moi-même, ni l'espèce à laquelle j'appartiens. Je suis à la recherche de ma maman qui a disparu hier au lever du jour. A qui ai-je l'honneur?

Des bêlements s'entremêlèrent aussitôt, chacun voulant expliquer leur condition de mouton, si bien que ce fut en une seconde une cacophonie comme rarement on n'en avait rencontré. Quiconque n'a jamais partagé le quotidien d'un troupeau d'ovins ni participé à un débat à l'Assemblée Nationale ne peut se faire une idée du tumulte et de la confusion qui s'était abattu sur le bétail. Le petit animal voulut apaiser ces conciliabules car les moutons se parlaient autant entre eux qu'ils essayaient de répondre à la question simple de savoir qui ils étaient, mais ils n'y parvenaient en rien. Il grogna alors en montrant les crocs. Ce fut un silence d'église dans la seconde, les bestioles reculant d'un bon pas.

Le petit animal était lui-même étonné de sa soudaine autorité. Il en ressentit une certaine fierté.

- S'il vous plait, ne parlez qu'un après l'autre sinon je ne comprends rien à votre charabia.

Timidement, l'un des deux moutons à tête noire s'avança vers notre ami. Il était tremblant de la pointe de son museau sombre jusqu'au bout de ses sabots.

- Mêêê, nous sommes des mêêê moutons. Nous mêêê broutons l'herbe de ce mêêê pré. Nous sommes de mêêê bonnes bêtes...

La suite se fonda dans un brouhaha qui s'élevait à nouveau des entrailles du troupeau. Impossible de causer avec cent cinquante têtes qui, marchaient et pacageaient d'un seul mouvement mais qui parlaient toutes en même temps.

Le petit animal voulut savoir si l'épaisse toison n'était pas trop

chaude en été mais la réponse se perdit à nouveau dans un tohu-bohu digne des centraux d'écoute téléphonique.

Il n'y avait rien à attendre de ces créatures, certes bien gentilles et disciplinées, mais au quotient intellectuel proche du néant. Il salua ses nouveaux camarades et reprit son chemin. Le troupeau s'était à nouveau tu. Instinctivement, le petit animal se retourna. Toute l'assemblée le suivait à la trace. Celui qui était en tête s'arrêta comme le petit animal avait stoppé, il tourna sa tête indécise vers ses compagnons, cherchant visiblement une réponse. Que fallait-il faire maintenant?

Le petit animal tenta alors de renouer le dialogue, mais chacun répondit comme si la question s'adressait à chaque individu du groupe. Il essaya alors de ne se concentrer que sur un seul animal, celui aux yeux cerclés de noir par exemple. Et il comprit que tous disaient la même chose mais avec un léger temps de retard, un infime décalage qui rendait les propos inaudibles. En se focalisant sur le discours du mouton aux yeux noirs, il comprit quelques notions.

Le troupeau composé d'individus réagissait en masse, comme s'il ne faisait qu'un, comme si chaque individualité était noyée dans la masse, une cellule composant un corps. Erinace lui avait expliqué le principe de la fourmilière ou de l'essaim. Il ne fallait pas y voir une addition de différentes personnalités mais un tout dont chacun n'était qu'une infime partie, remplaçable à volonté mais dont la cohésion garantissait la vie de l'ensemble.

Bien entendu cette particularité dépassait et de loin l'entendement des moutons. Il y avait donc un chef, n'est-ce pas? Cent cinquante têtes hochèrent d'un même mouvement. Qui était-il, où était-il?

Le mouton aux yeux cernés de noir s'avança et prit sur lui de parler au petit animal. S'il n'était pas le chef, il était différent des autres. Cela devait l'exclure parfois de la cohésion du groupe et le rendre plus dégourdi.

- Mêle, celui qui nous tond, pardi.

Le petit animal se fit expliquer cette particularité étonnante. Tous les ans, le grand patron débarrassait le troupeau de son imposant lainage. Le petit animal se souvint de la mue du

serpent. Lui aussi changeait de vêtement une fois par an mais n'avait besoin de personne pour l'y aider. Les bêtes n'aimaient pas trop cette journée, cela dérangeait leurs habitudes. Elles aimaient bien que tout soit réglé et que rien ne vienne déranger le train-train quotidien.

Ainsi ces animaux si dociles et si peureux ne vivaient pas de leur propre chef. Ils étaient soumis à une autre autorité que les lois qui régissent la nature. Cela intrigua le petit animal. Comment pouvait-on remettre son existence entre les mains d'un autre? Le mouton conclut en disant que le maître n'allait pas tarder à venir, comme chaque soir, conduire le troupeau à l'abri pour la nuit. Car, à l'instar du poulailler, ces douces, frêles et obéissantes créatures redoutaient Goupil le renard.

Un mouvement se fit dans le troupeau. Puis ce fut la débandade. Les moutons martelaient le sol de leurs minces pattes. Cependant cette fois, la meute avançait groupée. Des jappements qui tranchaient au milieu des bêlements expliquaient ce nouvel ordre dans la course. Un animal au poil blanc et noir conduisait la foule en bondissant d'un côté de l'autre. Son poil était long et sa silhouette ressemblait à Goupil avec ce museau qui se prolongeait par des babines qui laissaient entrevoir une belle rangée de crocs à chaque aboiement. Il n'avait pas l'air commode. Le petit animal se tint à distance pendant tout le travail de ce berger si particulier. Les moutons franchirent le portail par lequel le petit animal était entré. Un animal avait su, lui aussi, actionner la clenche, sûrement le maître qui faisait rentrer son troupeau en ne ménageant pas sa peine. Il galopait derrière les retardataires en aboyant des ordres que les pauvres bêtes ne pouvaient comprendre, le petit animal lui-même ayant eu les plus grandes difficultés à se faire comprendre. Le gardien poussa alors toutes les bêtes sous un immense toit de tôles. Quel nid! se dit le petit animal, pensif.

Il s'approcha. Tout cela l'intriguait au plus haut point. Qu'allait-il se passer maintenant? Comment des animaux pouvaient brader leur liberté? Il voulut en discuter avec le maître lui-même. Il lui apporterait certainement les réponses aux nombreuses questions qui explosaient dans sa tête.

10. Le Chien.

Il fut accueilli par une salve d'aboiements pugnaces. Le petit animal recula de quelques pas. Ce maître n'avait pas l'air commode. Il fallait s'en méfier. Pourtant la curiosité l'emporte toujours. Il cria lui aussi qu'il venait en ami. Le maître changea de ton et, tout en gardant une grosse voix, lui demanda ce qu'il venait vagabonder par ici.

- Ce n'est pas un terrain de jeu, on travaille à la ferme.

Le petit animal se présenta comme il savait si bien le faire dorénavant.

- Salut à toi, noble maître. Je ne peux me présenter correctement étant donné que je suis à la recherche de ma maman et que j'ignore à quelle espèce j'appartiens et quel est mon nom.

- Ce que je vois, c'est que tu n'es pas un de ces imbéciles de moutons sinon je t'aurais rameuté comme je sais si bien le faire. Le maître s'exprimait avec aisance. On sentait bien qu'il avait l'habitude de donner des ordres et de se faire respecter. Le petit animal n'en menait pas large mais le patron lui semblait juste et bon sous cette autorité naturelle.

Comme il s'adressait au gardien en donnant du maître par ci par là, celui-ci s'esclaffa.

- Maître? Je ne suis que le chien de berger. C'est moi qui ai la responsabilité du troupeau dans l'enclos, ensuite c'est au patron que revient la compétence de garder les moutons, de les tondre une fois l'an, de traire les brebis, de les nourrir.

Un nouveau mot frappa l'esprit du petit animal. Responsabilité.

- Vous n'êtes donc pas le patron ici?

- Le maître régit toute la ferme, petit. J'ai une place de choix, mais je dois me plier aux ordres de mon patron. Des ordres toujours justes car il si bon avec moi. Je suis en quelque sorte le contremaître sur ce domaine.

Un monde inconnu naissait aux yeux du petit animal dans les

propos de Forrest car tel était son nom. Mais le chien de berger ne pouvait rester en place. Déjà il bondissait autour du petit animal.

- Viens, l'encouragea-t-il, j'ai quelque temps libre avant ma pâtée du soir. Si nous allons courir dans les prés.

Et le voilà parti à toutes pattes! Le petit animal avait bien du mal à suivre. Il trotta mieux qu'il pouvait mais Forrest avait déjà fait demi-tour ou partait un coup à gauche un coup à droite. Quelle vigueur! Quel tempérament! Quelle énergie! Il avait passé un bon bout de temps à rameuter le troupeau de moutons et il avait encore le tonus de gambader par les fossés, les prés et les buttes qui agrémentaient la campagne. Le petit animal était à bout de souffle. Et son nouvel ami sautait dans l'herbe haute, poursuivait un oiseau par jeu ou s'amusait à attraper sa propre queue. Forrest dénicha une belle balle toute bleue dans un fossé. Ce fut alors l'apothéose. Il donnait de grands coups de tête dans le ballon puis s'élançait à sa poursuite comme s'il s'agissait d'un gibier.

Parfois le petit animal le trouvait un peu benêt, s'amusant d'un rien, mais il en conclut que vivre aux côtés d'un troupeau pas bien malin ne devait pas aider à développer son intelligence. Mais Forrest était sympathique comme Erinace et si fidèle. Il revenait toujours vers le petit animal qui haletait maintenant, adossé à un tronc d'arbre. Il était vanné. Cette course l'avait mis sur les rotules. Et le chien continuait de pousser des sprints pour s'arrêter soudain, ayant l'air perdu, puis repartir dans la direction opposée sans se poser de question. Un moment il joua avec son ombre comme il l'avait fait de sa queue. Le petit animal le trouvait touchant de naïveté, et en matière de naïveté il s'y connaissait comme personne.

Ce qui le chagrinait c'était de penser qu'il exista des animaux privés de liberté. Forrest lui avait parlé des oies, des vaches et des lapins domestiques.

- Ne crois pas que nous sommes à plaindre, poursuivit-il. Nous n'avons pas à trimer toute la journée pour trouver de la nourriture puisque c'est le maître qui remplit nos écuelles. C'est bien pratique et tellement reposant. Pareil pour la tanière. Il est

si bon de savoir que l'on peut dormir chaque soir en toute sécurité sans avoir eu la peine de construire son nid ou son terrier. Il y a même un progrès. Mes parents passaient leurs nuits dehors dans une minuscule cabane où l'on ne peut à peine se retourner tandis que maintenant, j'ai la chance de dormir à l'intérieur même de la maison du maître. Et pour que j'ai moins froid, la maîtresse a disposé une épaisse couverture sur le carrelage et le maître allume un bon feu les soirs d'hiver. Les moutons que tu as vu tout à l'heure profitent du luxe d'une belle litière toute sèche et bien propre et reçoivent leur ration quotidienne comme tout animal de la ferme. C'est un vrai paradis.

Le petit animal lui objecta, en reprenant son souffle, qu'ils devaient tous travailler pour le maître et que celui-ci ne semblait pas y perdre au change.

- Travailler? Voilà un bien triste et bien grand mot pour passer sa journée à courir autour du troupeau. Il n'y a rien d'autre dont je ne raffole tant.

Le petit animal hocha la tête. Effectivement, Forrest était plein de ressources et ce devait être une joie pour lui de trimer toute la journée, de dépenser son énergie pour le bien de la ferme. Il n'en avait pas assez assurément puisqu'à la moindre pause, il repartait s'égayer les pattes comme un marathonien.

Enfin repus, ils rentrèrent doucement vers les bâtiments de l'exploitation agricole. Le petit animal préférait et de loin ce rythme plus tranquille. Il n'était pas fait pour se dépenser par monts et par vaux. Au terme de cette seconde journée à la recherche de sa maman, il ne savait toujours pas qui il était mais était sûr d'une chose: il n'était pas le cousin du chien de berger et sûrement pas davantage un animal domestique. Malgré tous les avantages vantés par Forrest, son instinct le prévenait face à cet ostensible confort qui cachait quelque chose en retour: la privation de liberté.

Mais Forrest continuait d'encenser les mérites du maître et les bénéfices qu'il y a à vivre à la ferme. Les repas sont copieux et goûteux.

- As-tu déjà dégusté du pâté de foie? Des nouilles au parmesan?

Et les desserts! Mon Dieu quel délice. Nos maitres doivent se priver de la meilleure partie de leur repas pour que je puisse savourer de telles gourmandises. D'ailleurs, ce ne sont plus des maitres mais de véritables Dieux. Crois-moi, jeune ami, vivre à la ferme est un paradis.

Le petit animal se laissait séduire. Et il accompagna Forrest vers le paradis des animaux perdus. De plus il allait certainement se faire des tas de nouveaux amis.

Le chien semblait réfléchir lourdement, passant en revue tous les locataires de la ferme dans sa petite tête. Il s'arrêta soudain. Une idée venait de lui traverser la cervelle. Il devint plus sombre. Le petit animal ne l'avait encore jamais vu soucieux. Y aurait-il un problème?

- Pas le moindre, répondit Forrest. Il y a juste qu'à la ferme, tu l'as bien compris, nous sommes tous magnifiquement soignés et nourris mais nous devons nous acquitter d'une tâche, ce qui n'est que justice. On n'a rien sans rien en ce bas monde. Le travail est une chose bénie puisqu'il apporte la satisfaction du labeur bien fait et tous les animaux domestiques en ont conscience et jouent le jeu. Tous, à part une race bien singulière. Ce sont des créatures hautaines et pédantes, souvent snobs et ne frayant jamais avec le petit peuple. Ils se croient au-dessus du monde animal, je suppose qu'ils se croient même supérieurs à nos maitres. Quelle honte! Ils passent toute la journée à se prélasser et à dormir, oh pour ça, ils savent se reposer. Se reposer de nul effort qu'ils ne font. Ce sont les pires parasites que le monde a produit. Et pas dégourdis pour un sou. Il n'est pas rare d'être obligé d'aller les chercher perchés à la cime d'un arbre, incapables qu'ils sont d'en descendre! A la cime d'un arbre! Est-ce que je grimpe aux arbres, moi?

Le petit animal se souvint de Quirrel qui voltigeait d'une branche à l'autre sans le moindre souci et de sa périlleuse ascension et de la descente non moins acrobatique qu'il avait dû endurer. Cet animal perçait sa curiosité. Il aurait bien aimé le rencontrer.

- Garde-toi bien de frayer avec pareil individu, si je peux te donner un conseil. Il n'y a pas plus hypocrite ni fourbe qu'un

chat.

Tout en écoutant son ami Forrest, le petit animal ne pouvait s'empêcher de repenser aux médisances de Colubrac la couleuvre. Mais Forrest ne pensait pas à mal lorsqu'il disait du mal de son ennemi. Il le faisait sans arrière-pensée, il ne faisait que constater la nonchalance innée du félin.

Un sifflet strident retentit dans la calme campagne. Aussitôt Forrest fila ventre à terre comme si on avait sonné le plus dévoué des valets. Le petit animal observa la scène avec intérêt. Le chien de berger sautait autour du maître, un bien étrange animal, posé de toute sa hauteur sur deux pieds. Il s'exprimait dans un dialecte incompréhensible et ne portait ni poils ni plumes mais un genre de tissu verdâtre. Forrest frétillait de la queue et jappait de contentement. Il semblait retrouver son maître après de longues années de séparation. Le petit animal trouvait ça plutôt comique. Quel comportement bien curieux que celui-ci!

Le crépuscule faisait fondre le soleil derrière l'horizon, éclaboussant le ciel de nuées rougeâtres. Le petit animal songea qu'il ne devait pas faire partie de la famille des chiens. Forrest était un bon camarade, joueur, mais trop dévoué à son maître et bien trop remuant pour ses petites pattes. Il fallait encore chercher, ne pas se laisser envahir par cette tristesse qu'il sentait au fond de lui, une mélancolie qui n'attendait que davantage d'accablement pour le faire renoncer. Il n'avait toujours pas retrouvé sa maman. Il ne savait même pas son propre nom. Et il ignorait encore l'espèce à laquelle il appartenait.

11. Le Chat.

Les paroles aboyées par Forrest avaient laissé germer le désir de découvrir ce monde si merveilleux d'après les descriptions du chien de berger. Du moins il avait aiguisé une curiosité naturelle qui ne demandait à peine à être sollicitée. Au fond de lui, le petit animal se doutait bien que la vraie vie était au milieu des animaux sauvages, en pleine nature, mais la perspective de recevoir chaque jour un bon repas chaud et de jouir d'un toit les nuits froides et humides le séduisait comme un beau miroir aux alouettes. A vrai dire, il n'éprouvait pas autre chose que l'envie, très répandue il y a quelques décennies, qu'avaient les hommes des campagnes de venir vivre dans le confort et la lumière des grandes villes.

Il en était là de ses réflexions, s'étant sensiblement rapproché de ce grand hangar où reposait le foin et la paille et où, quelques graines oubliées çà et là, faisait le bonheur d'une belle assistance de rongeurs en tout genre. Deux souris, l'une blanche comme la neige de Janvier, l'autre noire comme la suie des hauts fourneaux, détalèrent sous ses pattes. C'était la seconde fois qu'on prenait la fuite devant lui, après son expérience plutôt décevante avec le troupeau de moutons. Il se fit la réflexion que les animaux domestiques étaient bien plus couards que ceux de la forêt et eut une soudaine réticence face à son désir de découvrir ce monde inconnu. Si le prix à payer pour le gîte et le couvert était cette peur de son prochain, cela en valait-il seulement la peine?

En se retournant le petit animal comprit d'où venait cette subite débandade. Devant lui se tenait un prince. Ce n'était pourtant qu'une boule de poils. Mais cela ne suffisait pas à décrire l'inconnu. C'était un peu court pour tant de prestance et de solennité. Habillé d'un noir ébène qui luisait gentiment dans la pénombre à chaque ondulation de son propriétaire, l'animal

n'avait pas la carrure du cerf mais il en avait toute la prestance. Chacun de ses gestes était une chorégraphie, sa marche des pas de danse. Il semblait ne pas se mouvoir sur le sol mais dans les airs. Son élégance il la devait autant à ses mouvements qu'à sa livrée. Le poil, brillamment brossé, avait des reflets bleutés et on voyait rouler ses muscles sous la fourrure, non pas à la manière d'un culturiste dopé de stéroïdes mais gardant cet équilibre sublime de qui jouit d'une beauté naturelle alliée à une activité quotidienne.

Sa tête était un disque parfait, juste tendue par une truffe plus noire que noir qui surmontait un joli dessin qu'on eut dit croqué par un prodigieux artiste de la renaissance. Une ligne à trois branches qui formait une bouche sans lèvres. De part et d'autre de ce centre, s'échappaient comme des aiguilles, de si fines moustaches qu'on eut pensé qu'elles étaient faites de la soie produite par la plus délicate des araignées. Cette trop parfaite rondeur était brisée par deux triangles où un rose éteint donnait l'unique brin de couleur à cette noirceur intégrale. Ces deux appendices d'un cartilage délicat surmontaient une face qui, si elle en avait été privée, n'aurait pas eu cette apparence d'un diable fait félin.

Enfin deux prunelles, non pas une paire d'yeux mais bien deux globes translucides et immenses. Leur émeraude ne vous regardait point, elle vous scrutait, sondait votre âme, examinait votre cœur, inspectait votre être jusqu'au plus profond de vous-même, là où même dans vos rêves vous n'aviez accès. Ces deux immenses loupes aux reflets de diamants évaluaient plus qu'elles n'observaient, exploraient davantage qu'elles ne contemplaient et finissaient par rendre un jugement muet et sans appel. Ces yeux étaient un miroir sans teint où l'on se sentait déshabillé, dépouillé et aussitôt envahi d'une soudaine timidité qui aurait fait perdre toute son allure au plus intrépide des aventuriers rompu aux plus rudes tempêtes. Devant ce procès qui se déroulait dans ses prunelles, votre procès, vous redeveniez un petit enfant qui sort tout juste du nid à la recherche de sa mère disparue. Or le petit animal répondait en tout point à cette définition. Il fut pétrifié.

- N'êtes-vous pas loin de chez vous, bien cher. Vous me semblez égaré comme un pou sur la tête d'un chauve.

La voix était claire et pure, séparant avantageusement les consonnes des voyelles avec un léger accent aristocrate. Le petit animal n'avait rencontré qu'un seul être capable d'une telle élégance de langage et le seul à utiliser cette tournure si délicate qu'est le vouvoiement. Une manière de s'adresser à son interlocuteur en se tenant bien droit, cravaté, endimanché, établissant la distance suffisante pour bénéficier du recul nécessaire à tout bon échange de grandes idées. Refaire le monde en vouvoyant a autre allure que blablater sur le temps qu'il fait en accompagnant une pelleté de lieux communs de bourrades sur l'épaule, certes amicales mais un brin trop familières. On ne se tutoie pas dans les salons, les ambassades ou les palais.

- Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, ni encore de vous reconnaître. Qui êtes-vous?

Ce n'était pas une simple formule de politesse, un salut que dans certaines cultures il est bon de développer et d'étendre à toute la famille. En Orient par exemple, chaque bonjour est orné d'une sollicitude qui a trait à la bonne santé de l'interlocuteur, au bon fonctionnement de son métabolisme, à l'avancé de ses souhaits les plus ardents, poussant l'attention jusque sur les épaules de ses proches, de leur santé, la réalisation de leurs souhaits et ainsi de suite.

Ici, rien de tel. La créature posait une question et on se devait d'y répondre sans faute et sans délais.

- Hé bien l'ami, avez-vous perdu votre langue dans quelque ripaille déshonorante, ne comprenez-vous point mon langage châtié qu'il faille que je m'abaisse à m'exprimer comme un charretier ou, hypothèse plus probable ma foi, n'êtes-vous après tout qu'un sot?

Le petit animal aurait voulu applaudir à tant d'esprit mais il était pétrifié devant cette majesté qui pourtant ne faisait qu'un tiers de sa taille et à peine un cinquième de son poids. La prestance et l'autorité, l'omnipotence et la supériorité, en un seul et unique mot, l'excellence, ne s'encombrent pas ni de la taille ni du

poids, pas plus que les crocs ou les muscles. Regardez Napoléon.

Il n'arrivait plus à parler, tout juste balbutia-t-il « j'ai perdu ma maman » comme aurait pu le faire un nourrisson à peine sevré.

Le noble animal sembla ignorer parfaitement cette lamentation à peine déguisée. Il fit quelques pas comme s'il marchait sur un fil. La délicatesse avec laquelle il posait chacune de ses pattes n'aurait fêlé aucun œuf frais mis sur son trajet. Il évoluait avec autant de grâce qu'il mettait d'élégance dans ses propos. On eut pensé à raison que tout son être n'était que souplesse et finesse et que cette distinction dans ses mouvements n'était que la conséquence de son raffinement intérieur.

Bridé dans ses propos, le petit animal ouvrait des yeux remplis d'admiration. Sa majesté s'en aperçut. Et comme un athlète au bord de la piscine accomplit quelque prouesse lorsqu'il se voit contempler ou bien que la coquette met davantage de galanterie lorsqu'elle se rend compte que tous les regards sont rivés sur sa toilette, son excellence stoppa son lent mouvement harmonieux.

Il sembla grouper tout ses muscles en une pelote qui, le temps d'un éclair, se détendit superbement. Ce fut une explosion et son altesse avait gagné d'un seul bond une solive qui traversait la grange dans toute sa largeur. De son promontoire, il semblait à sa place, bien au-dessus du vulgaire, surplombant de toute sa superbe le commun, toisant tel un souverain l'ordinaire et régissant d'une supériorité sans partage sur les banalités du monde. Son regard devenait alors lointain et hautain, comme le capitaine trônant sur le pont supérieur de son navire à l'approche de la côte étudie l'horizon, comme le champion posant sur la plus haute marche du podium semble compter les étoiles de sa gloire, comme le premier de cordée à califourchon sur l'arête fine observe ses compagnons luttant dans un passage qui n'était en regard de son agilité que l'enfance de l'art.

Le petit animal était transporté par tant de grâce, de souplesse, de maintien et de maîtrise de soi. Cela lui faisait perdre tous ses humbles moyens.

- Reprenez-vous, mon brave. Vous avez l'air tout secoué. Accordez-vous à mon image, prenez de la hauteur en tout et

spécialement dans vos observations qui sont encore trop terre à terre. Parfois, même souvent, dirons-nous constamment, il est bon de s'élever et de jeter son regard par un angle qui vous montre le monde tel qu'il est dans son ensemble et non dans ses particularités.

Le discours charmait le petit animal même s'il ne saisissait pas toute l'allégorie et le symbole que renfermaient les paroles quasi philosophiques de cet être étrange.

Devant le mutisme de notre ami, celui qui allait et venait sur cette poutre s'abaissa à se présenter lui-même, chose incongrue et quelque peu déplacée à sa coutume. On se devait d'attendre d'être introduit par un tiers, jamais décliner son identité comme on est sommé de le faire devant les représentants de la loi. Après tout, celui-là n'est point un gentleman, tout juste un bébé récemment sorti de son nid douillet et pas encore rompu aux convenances.

- Je suis Félix, félin de mon état et accessoirement maître de ces lieux.

Le silence qui suivit était rempli, d'une part, de l'attente qu'on se prosterne devant celui qui venait de parler et, d'autre part, d'une plus grande interrogation dans l'esprit de celui qui avait écouté.

Tout tremblant de son audace et la voix encore mal assurée, le petit animal se racla la gorge et émit ses premiers sons.

- Il me semblait que le maître ne fut point un quadrupède.

Sire Félix fut ahuri un instant et on put lire dans ses immenses prunelles l'ombre d'une hésitation, lui qui ne montrait jamais d'étonnement. Sa pupille brilla davantage dans l'ombre sous ces voûtes fermières.

- Mais il parle! Y aurait-il finalement l'ébauche d'une conscience sous cette touffe de poils, un brin d'entendement dans ce cerveau minuscule, trouverait-on un cerveau dans ce crane?

Le petit animal ne put s'empêcher de sourire malgré le fait qu'il fut la cible de ces railleries. Saillies dites avec esprit ne sont point moqueries. Mourir par la flèche a plus de grandeur que par la poudre. Il pensait avoir côtoyé la noblesse en ayant croisé le

cerf Yvain d'Artémis au milieu des bois. Il s'apercevait que l'animal n'était qu'un rustre de la plus banale espèce face à ce gentilhomme de la meilleure aristocratie dont les manières et l'esprit le plaçait d'emblée bien au-dessus de la populace, fut-elle bourgeoise ou noble.

Cependant Félix reprenait.

- Apprenez, très cher, qu'il n'y a qu'un seul maître ici. Qui a bien pu te fourvoyer dans ce labyrinthe de fausseté?

Le petit animal n'aimait pas à dénoncer ses amis, mais il ne réfléchit pas et répondit du tac au tac.

- Forrest le chien.

Le chat fit une moue dédaigneuse, qui était sa seconde nature. Et dans un soupir il poursuivit.

- Me parlez-vous de cet animal stupide et joyeux qui n'a de cesse de détalier par les chemins, rognant avec grand bruit un os qu'il lui plait à enterrer puis déterrer, remuant sa queue d'une façon si vulgaire que n'importe quel observateur en rougirait de honte pour le restant de ses jours. Evoquez-vous cette boule de poils souillé par la boue et la poussière, se jetant sur son écuelle et n'en laissant aucune miette, signe d'un cruel manque de savoir vivre. Indiquez-vous cet être commun qui traîne par les talus et les fossés, n'ayant aucun maintien dans son allure et aux cris désordonnés qui déchirent l'azur au moindre mouvement perçu par son œil torve. Désignez-vous cette créature à moitié finie au physique de gueux, aux oreilles tombantes et à la queue fouettant le sol à la moindre émotion. Un clochard qui aboie non pour menacer mais pour se rassurer, un obséquieux qui mord les faibles mais flatte les puissants, montrant les crocs lorsque le danger ne le menace point mais courbant la tête devant la réprimande. Cet animal qui se pense le patron lorsqu'il court après le troupeau mais n'est qu'un larbin de plus au service d'un valet.

Le petit animal était désorienté. Bien sûr il avait aimé la fougue et le dynamisme de Forrest mais tout ce que lui reprochait sire le Chat était vrai.

- D'aucuns avancent que le chien est le meilleur ami de l'homme. Son plus fidèle serviteur, oui! Et d'une bêtise à mourir

de surcroît. Celui-ci pense que celui-là est son Dieu parce qu'il lui garnit l'écuelle. J'affirme en revanche que celui qui remplit mon bol n'est qu'un valet. Il m'importe peu qu'il règne par ailleurs sur tous les autres membres de la ferme. Tous n'obtiennent que ce qu'ils méritent.

- Mais les animaux vivant à la ferme ne m'ont pas semblé être si malheureux.

- Celui qui gravit la montagne n'en voit pas le sommet.

- Ce qui signifie?

- Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois.

- Mais encore?

- Que tous se complaisent dans leur situation d'esclave.

- Ceci est un bien grand mot pour une si petite condition.

Cet échange avec le sultan donnait plus d'éloquence au petit animal comme si l'inspiration naissait de la verve.

- Il faut bien appeler un chat un chat. Regardez ces troupeaux qui broutent à longueur de journée. Est-ce une vie? Pour être ensuite traits comme des vaches à lait, tondus comme une garnison de conscrits, dépouillés de leurs atouts et au final, être emmenés dans d'étroites bétailières, disparaissant à tout jamais des prés et des étables et remplacés par une autre couvée.

Je le dis clairement mais pas trop haut ni fort pour ne pas semer la panique, ce ne sont plus des animaux mais du bétail, plus des êtres mais des numéros. Avez-vous remarqué que les vaches portent leur matricule directement agrafé sur le coin de l'oreille comme le code barre qui enlève toute vie d'un produit?

Cette vie à brouter, à paître, à ruminer, à pondre n'est pas une vie, c'est un commerce. Et tout cela remplit les poches de ce que Forrest nomme son maître.

- Lui au moins n'est pas esclave.

- Ce n'est pas parce qu'on possède la clé de sa cellule que l'on n'en est pas moins prisonnier.

Le petit animal regardait le souple animal sans comprendre.

- C'est bien simple. Le maître l'est sans doute pour les animaux de la ferme mais pas pour lui. Il ne possède pas le temps, toujours à courir après quelque ouvrage, jamais le temps de se poser et de contempler. Il est, à mon sentiment avisé, le plus

malheureux de tous.

- Forrest m'en a vanté les prouesses et la générosité. Ne nourrit-il pas tout son monde?

- Cela ne fait pas de lui un seigneur, mais plutôt un valet. S'il remplit mon bol c'est que je l'exige.

- Et il ne te demande... Félix tiqua sur le tutoiement. Le petit animal se reprit immédiatement.

- Il ne *vous* demande rien en échange?

- Et pourquoi donc? Depuis que les chats sont chats, nous avons obtenus des hommes qu'ils nous respectent et nous servent. Ce n'est pas d'hier, cela remonte au glorieux temps où l'Egypte rayonnait sur le monde.

- Et quel est votre secret?

- Il n'a qu'à me regarder et vous sauriez qu'un monde nous sépare. Un monde de culture, de talent, d'art, de noblesse, de raffinement, de distinction, d'élégance, de légèreté, de subtilité, de virtuosité, de panache. Nous ne sommes pas fait de la même matière, du moins nos atomes s'accordent avec plus d'harmonie et de perfection.

Le petit animal s'en rendait bien compte. Tout éclatait de magnificence dans les manières et les pensées du matou. Sans compter sur l'agilité de ses mouvements souples.

- *Mens sana in corpore sano.*

Et en plus le minet pratique les langues étrangères! Ce doit être de l'Egyptien se dit le petit animal qui aurait bien aimé parler d'autres dialectes. Cela vous pose un homme, alors un animal!

Tout en devisant sur la relative liberté dont jouissent les animaux sauvages de la forêt puisqu'ils doivent passer tout leur temps à chercher de quoi se nourrir, et d'un autre côté sur le tout aussi imparfait sentiment de sécurité dont bénéficient les animaux domestiques puisqu'ils demeurent en cage et finissent on ne sait où, le chat arpentait les poutres et les solives de la grange, exécutant de remarquables mouvements tout empreint d'une aisance innée. Il était aérien comme la colombe, furtif comme le renard, léger comme le moineau. Il possédait toutes les qualités.

Le petit animal évoqua les ruses de Goupil et Félix lui prouva

qu'il pouvait être aussi sinon plus malin que le renard. Il lui vanta les qualités d'acrobate de Quirrel et le félin exécuta quelques entrechats sur une fine poutrelle qui illustraient sa virtuosité aérienne. Il ne mentionna cependant pas le sauvetage à la cime de l'arbre dont avait parlé Forrest.

Cela devint un jeu entre le petit animal et son altesse qui tournoyait toujours à trois mètres du sol, égayé de foin et de paille il est juste de le préciser.

- Savez-vous que mon ami le Grand Duc est capable de voir au travers des plus sombres ténèbres?

- Cela est un privilège qui ne lui est aucunement réservé.

Et le matou de faire briller ses prunelles émeraudes.

Le petit animal se souvint des talents excavateurs de Goinf le blaireau.

- Si cela l'amuse de retourner la terre. Il n'est pas de sotte activité pour qui ne possède que la moitié d'un cerveau.

Et le chat écarta ses dix huit griffes tout en plissant les yeux, jouant la scène la plus effrayante du pire film d'horreur. Le petit animal recula par réflexe.

Alors il raconta les prouesses vocales d'Yvain le cerf.

- Libre à lui de réveiller toute la forêt. Pour ma part je possède une jolie musique qui apitoie le plus terrible des sauvages. Et Félix se mit à ronronner doucement. Le petit animal était subjugué. Comment arrivait-il à faire cela?

Il parla de la mue de Colubrac.

- Rien d'étonnant à cela, reprit son altesse. Chaque printemps, je renouvelle ma fourrure corrompue par les rigueurs de l'hiver.

Décidément ce monarque n'avait rien à envier aux animaux libres et sauvages. D'ailleurs il ne ressemblait guère à ses compagnons fermiers. Il partageait avec les créatures indomptées ce regard franc et lointain, cette grandeur d'âme que ne peuvent posséder les animaux prisonniers, empêchés. Il dominait. Il avait réussi la prouesse d'être sauvage parmi les civilisés. Il alliait la délicatesse et le raffinement à une indépendance qui n'a pas de prix en ce monde. Il était hors norme. Inclassable. Unique.

Le petit animal aurait bien aimé lui ressembler. Il rêvait de faire

partie de cette espèce à part, la noblesse des animaux. Mais force lui était de reconnaître qu'une fois encore, il ne possédait pas les qualités requises. Il ne savait pas ronronner plus qu'il n'arrivait à braier. S'il lui arrivait de distinguer quelques formes dans le noir, il n'y voyait clair que le jour. Il n'était pas doué pour l'escalade, du moins ne savait-il pas redescendre de là où il s'élevait. Il lui était impossible de creuser des tunnels et des galeries. Il aurait été incapable de rameuter tout un troupeau, même s'il s'agissait de bêtes aussi stupides que des moutons. Il ne portait heureusement pas son propre toit sur ses épaules ni une carapace de piquants sous laquelle se réfugier en cas de danger.

Il ne savait toujours pas qui il était. Et il n'avait pas retrouvé sa maman. Cela faisait deux jours maintenant. Mais il n'en concevait plus aucune amertume. Il finirait bien par la retrouver et, entre temps, il s'était fait une foule d'amis.

Il s'éloigna de la grange tandis que Félix entra dans l'habitation par une minuscule ouverture. Il n'aurait jamais imaginé que le matou puisse se faufiler par un trou de souris. Lorsqu'il lui avait indiqué que seul Forrest avait le privilège de pénétrer dans ce lieu interdit aux animaux, Félix avait rit aux éclats.

- Le pauvre chien! Il se croit le centre du monde et n'en arbore que les extrémités. On le tolère dans la cuisine les jours de fête sinon il se vautre dans le garage. Cela lui convient bien mieux après tout. Tandis que moi, j'ai les honneurs des appartements. Mes coussinets foulent les épais tapis, ma queue flatte les double rideaux, mes moustaches se frottent à l'argenterie, ma fourrure se réchauffe devant l'âtre et mon sommeil creuse un cratère au milieu du plus tendre des édredons. Sans compter que mon palais et mon estomac bien délicats se repaissent des meilleurs morceaux. Enfin, lorsque je suis d'humeur, je laisse le maître et son épouse caresser mon poil lustré.

Le petit animal n'en revenait pas. Et maintenant qu'il apercevait Félix pénétrer par la grande porte, même si cela était par le biais d'une souricière, il se mit à envier cette vie de plaisir que menait le chat. Tout cela était donc vrai. Le félin était le prince de tous

les cheiks d'Arabie, le Tsar de toutes les Russies, le Roi de la Jungle, l'Empereur de l'extrême orient, le maharaja des peuples du désert, le capitaine des océans, le pape de toutes les cathédrales et un Dieu pour les hommes. Le chat était un chah.

12. Epilogue.

Le coup de feu claqua dans la nuit comme un fouet qui se détend. Le petit animal bondit et se réfugia sous la haie. Ça sentait la poudre et une odeur de brûlé s'élevait jusqu'à ses narines. Il inspecta sa queue. Elle fumait et avait réduit de moitié. La chevrotine l'avait atteint. Tapis dans l'ombre il écoutait le murmure de la nuit. Un juron sonna comme une menace. Le fermier s'avavançait lentement, le fusil en joue. Le petit animal voyait le canon braqué dans sa direction et la silhouette de l'homme découpée en ombre chinoise sur un fond de lampe qui éclairait faiblement la cour de la ferme. Il fallait s'échapper de ce traquenard au plus vite. Le paysan se rapprochait et tenait maintenant d'une main une lanterne qui oscillait au bout de son bras et de l'autre toujours l'instrument de mort.

Le petit animal se dégagea tant bien que mal de cette haie touffue. S'il parvenait à la franchir, il pourrait atteindre un petit bois en utilisant une vieille carcasse de machine agricole et deux bottes de paille oubliées là, en bordure du pré, comme protection. Surtout ne pas s'engager à découvert.

Heureusement la haie n'était pas épineuse, seulement très dense. Il utilisa ses dents pour ouvrir un passage tandis qu'il entendait dans son dos le bruit des bottes sur la terre et une nouvelle salve de jurons. Ils étaient maintenant accompagnés d'aboiements que le petit animal connaissait bien.

- C'est ça, vas-y Forrest! Rattrape-le, cours Forrest, cours!

Le chien de berger fut sur ses talons au moment même où le petit animal se dégageait de la haie. L'homme suivait le chien comme son ombre. Encore deux secondes et il serait sur lui. A bout portant il ne pourrait le manquer c'est sûr.

Le chien voulut mordre le petit animal mais celui-ci se retourna

et l'implora d'une petite voix. L'animal s'arrêta dans son élan, les crocs avaient déjà enserré la patte de notre ami.

- Désolé, vieux! Je n'avais pas reconnu ton odeur. Le maître n'aime pas que l'on traîne à la nuit tombée. Je dois lui donner un coup de main, je suis obligé.

Puis, après un temps, il ajouta,

- Allez, file par là, entre les rouleaux de paille et le figuier. Tu peux atteindre le petit bois tandis que je m'élancerai droit vers le pré.

Le petit animal n'eut pas le temps de dire merci. Il détala sans demander son reste. Déjà le fermier avait contourné la haie et suivait son chien en grandes enjambées. La lanterne projetait un faisceau de lumière dans l'obscurité de la campagne. Il tira encore un ou deux coups. Le petit animal entendit siffler les balles bien au-dessus de sa tête. Son cœur battait à tout rompre. Ses muscles le brûlaient tant qu'il en oubliait le feu qui rongerait son moignon de queue. Il se revit courant le cent mètres où l'avait humilié Carapuce. Là, ce n'était plus pour rire. Ce n'était pas la honte qui était au bout mais bien la mort. Il redoubla d'efforts, ouvrit plus grand sa gueule pour happer encore plus d'air. Le fameux second souffle. Il entendait japper Forrest dans son dos et le fermier injurier le pauvre chien.

- T'es plus bon à rien, nigaud! Tu vois pas que c'est par le bois que le vaurien s'est échappé!

Le rai puissant de lumière parcourait le sous-bois plus vite que les pattes du chien vu que celui-ci y mettait une flagrante mauvaise volonté. Le petit animal n'était pas rassuré et pas encore sorti d'affaire. Le maître le traquait. Il était maintenant devenu une bête aux abois. Un instant il crut apercevoir la silhouette blanche et duveteuse de Grand Duc perchée sur une haute branche. Là était la solution, l'issue. Grimper à la cime du plus haut chêne et attendre. Oui, mais comment redescendre ensuite. Il se souvint de sa périlleuse aventure pour descendre du grand sapin sous les yeux incrédules de Quirrel l'écureuil. Non, ce n'était pas une grande idée. Si d'aventure le chasseur levait la tête, son compte serait bon. Il fallait poursuivre, slalomant entre les fougères, évitant les souches, sautant les troncs à terre et

rampant sous les taillis.

Plus d'une fois il crut sa dernière heure venue. Le rayon lumineux le traquait, les coups de feu le harcelaient, les jurons le talonnaient, le fermier le pourchassait sans relâche. Il en faisait une affaire personnelle. En revanche, plus le moindre aboiement. Forrest avait jeté l'éponge. Pas si bête.

Le petit animal retrouvait des instincts de bête traquée inscrits au plus profond de ses cellules. Son Adn l'avait programmé pour échapper au plus sérieux des prédateurs. Le chasseur mêlait ruse, opiniâtreté, technique et le goût du sang mieux qu'un requin ou une hyène.

Le petit animal tomba dans un profond fossé qui aurait permis une excellente cachette mais trop occupé à fuir, il prolongea sa cavale. Il abordait maintenant une énorme tranchée et il reconnut le sol chaud et dur, l'odeur du goudron. Il se rappela Erinace le hérisson et ses recommandations pour traverser ce fleuve rigide. Mais lorsqu'on a l'esprit entièrement occupé à échapper à l'acharnement d'un chasseur motivé et sans pitié on ne pense plus aux justes conseils d'une créature trop peureuse.

Le pinceaux des phares faisaient comme une deuxième trajectoire lumineuse qui venait de côté cette fois. Il comprit au dernier moment que ce n'était plus la lueur harcelante de la lanterne du chasseur mais un ennemi bien plus redoutable.

Le choc l'envoya valser à quelques mètres dans un horrible cri de gomme qui rugit sur l'asphalte.

Une portière s'ouvrit. Un pied botté de cuir se posa. Puis un second. Ce fut deux jambes, puis les genoux se déplièrent et une silhouette sortit de la voiture fumante et ronronnant. Le petit animal vit se pencher sur lui un géant puis il s'évanouit.

Lorsqu'il s'éveilla le petit animal frissonna. Un instant il pensa avoir fait un beau rêve, un peu effrayant tout de même. Il avait perdu sa maman et était parti à sa recherche. En route, il avait rencontré tant d'animaux inconnus qui étaient tous devenus ses amis jusqu'à la rencontre des animaux de la ferme et du chasseur qui l'avait poursuivi au milieu de la nuit.

Il faisait bien froid ici. En regardant tout autour, il ne reconnut point le coin de forêt où il avait été élevé. Il n'y avait aucun arbre, pas la moindre plante. Le sol n'était pas parsemé de feuilles et ce n'était même pas de la terre ni du sable. Tout était blanc, d'une blancheur aveuglante et, les premiers instants du moins, le petit animal ne put distinguer tous les détails de la pièce. Car il était en cage. Oh, une cage spacieuse avec des barreaux qui laissaient passer la lumière. Il y avait une longue table où étaient rangés parfaitement des ustensiles dont il ne comprenait pas l'utilisation. Le sol, tout blanc, était fait de larges dalles de carrelage et sentait la résine de pin. C'était le seul point commun avec sa forêt. Ici rien n'était naturel. La lumière était éblouissante et semblait venir de toutes parts en ne produisant aucune ombre. Une telle clarté et un tel froid.

Un crissement sur le carrelage. Un homme entra dans la pièce. Instinctivement le petit animal se terra au fond de sa cage. Et si c'était le chasseur qui s'était déguisé et revenait lui régler son compte? Comment savoir? Il n'avait pas discerné les traits du maître dans le contre-jour et aurait-il eu l'homme devant lui pour le détailler à loisir il n'aurait pu faire la différence entre deux visages. Les humains se ressemblent beaucoup trop. Leur odeur est la même et leur physionomie identique. A peine peut-on distinguer les mâles des femelles.

L'homme préparait quelque chose en lui tournant le dos. Qu'allait-il faire maintenant? Que lui voulait-il? Allait-il le soigner ou bien l'assassiner?

Tous les animaux de la forêt l'avaient plus ou moins mis en garde contre cette espèce. Il valait mieux ne pas s'en approcher. Seul Forrest le chien louait sans limites les qualités et la chaleur de l'homme. Félix le chat semblait le dominer. C'était bien le seul animal qui eut cette arrogance. Tous les autres, même s'ils reconnaissaient en leur for intérieur être supérieur à cet étrange bipède ne l'avaient pas aussi ostensiblement.

La serrure de la cage, un simple loquet, qu'il lui aurait été facile d'ouvrir, mais maintenant il était trop tard, s'ouvrit et une main gantée le caressa doucement avant de l'accompagner en dehors du clapier.

C'était une sensation toute nouvelle, inédite, pour le petit animal. On ne lui avait jamais flatté le poil. Jamais. Personne. Sauf... Sauf sa mère. Et lui revint alors une foule de souvenirs. Il se souvint de la chaleur du terrier et des précautions de sa mère envers lui, tout juste né. Puis de la tétée, instant magique où il lui semblait rentrer à nouveau dans le ventre de sa maman. Ensuite il y a eu ces caresses. Ses pattes, son museau câlinaient doucement le petit animal, le cajolaient lorsqu'il était effrayé par un bruit nouveau pour lui, le dorlotaient afin qu'il trouve la bienveillance du sommeil, l'étreignaient pour qu'il ait moins froid.

Toutes ces sensations perdues furent retrouvées sous la main souple de l'homme. Il était vêtu tout de blanc, à l'image de cette pièce. Il portait une grande blouse immaculée qui tombait à ses mollets et recouvrait ses bras jusqu'aux poignets. Il avait enfilé une paire de gants en latex qui laissaient toute la douceur de ses mains courir sur le pelage réfrigéré du petit animal. Son visage n'était plus que deux yeux et encore étaient-ils protégés par une énorme paire de lunettes. Son nez, sa bouche étaient recouverts d'un masque encore blanc et ses cheveux qu'on devinait d'un noir bleuté disparaissaient sous un bonnet tout aussi immaculé.

- Tu dois avoir bien froid. Nous allons effectuer quelques petits tests pour mieux te connaître.

Le petit animal ne comprit rien à ce charabia qu'utilisent en général les humains. Mais il entendit l'intonation rassurante de l'homme et apprécia ses gestes calmes et apaisants. Il massait les flancs de notre ami et le réchauffait tendrement.

Forrest n'avait pas menti. Tout n'était que prévenance et compassion dans cette salle blanche et froide. Le fermier chasseur était peut-être une exception ou bien avait-il été victime d'un malentendu ou, pire, d'un complot. Le petit animal ne pensait jamais à mal, n'était jamais médisant mais, en ce moment, la pensée que peut-être Félix, jaloux comme un chat, aurait alerté le paysan et manigancé cette chasse pour se débarrasser d'un éventuel futur rival traversa son esprit. Le chat semblait être le maître, le roi de ces lieux et que fait un roi pour régner sans partage? Il élimine ceux qui veulent prendre sa

place. Mais le petit animal ne désirait rien de tout cela. Cependant son admiration pour le chat fut ternie par ces réflexions. Trop réfléchir rend intelligent mais aussi terriblement mélancolique et amer.

L'homme tout en blanc pesa, mesura, photographia, étudia le petit animal. Cette première journée loin de chez lui se passa ainsi avec prévenance et bienveillance envers le petit animal. Il commençait à penser qu'il s'était fait un nouvel ami, comme à chacune de ses rencontres avec les animaux de la nature.

Il n'avait toujours pas retrouvé sa maman mais possédait un copieux carnet d'adresses. Toutes ces mesures allaient peut-être révéler à quelle espèce il appartenait. On allait peut-être même trouver quel était son nom et il retrouverait sa maman. Le petit animal s'endormit soulagé, apaisé, tranquilisé.

Le lendemain, tout changea. L'homme au masque et au bonnet blanc revint mais pas seul. Plusieurs collègues suivaient comme une délégation. Le petit animal sentit que cela n'augurait rien de bon. Jamais dans la forêt, un nouvel ami n'avait rameuté toute sa tribu pour venir lui présenter ses vœux. Cela cachait quelque chose. L'homme en blanc tendit le bras pour caresser le petit animal qui semblait apeuré par ce comité venu lui rendre visite. Mais il n'eut pas le loisir de cajoler l'animal inquiet, devenu instinctivement méfiant tout à coup.

Un autre homme vêtu pareillement mais où l'on devinait le nœud d'une cravate enserrant son cou sous sa blouse, s'approcha d'un air pédant. Il prononça quelques paroles définitives. Tous se rangèrent derrière ses affirmations. Et l'assemblée se développa autour du petit animal.

Alors commencèrent les prélèvements.

Ce fut d'abord une touffe de poils qui ne fit que le chatouiller doucement. Puis on lui inspecta les oreilles, le museau, on écarquilla ses yeux, on examina ses ongles, on lui tira la langue lorsque soudain, un homme en blanc plus petit, sûrement une femelle, s'avança une aiguille à la main.

Ce fut alors une piqûre de guêpe dans la cuisse de notre ami. Il plissa les yeux de douleur. Cela ne dura pas. Mais ce n'était que le début.

Chaque jour, plusieurs fois même, on lui fit des injections, des ponctions. On l'enchaina sur une table glacée. Il n'osa même pas se débattre. Il était résigné. Un toit bruyant vint se placer à deux centimètres de son visage et il resta ainsi quelques longues minutes tandis que l'appareil examinait l'intérieur de son cerveau. Mais tout cela, il ne le savait pas.

On s'affairait autour de lui. Des chercheurs, des professeurs, des savants, des éminences venues du monde entier se succédèrent à son chevet. Car, bien portant lorsqu'il avait été sauvé, mais peut-être fallait-il plutôt dire capturé au train où allaient les choses, il devenait malade au fil des examens qu'on lui faisait subir à longueur de journée. Il n'avait plus le goût à rien et en premier lieu à se nourrir. Il se laissait dépérir.

Et la procession continuait. On l'examinait. On échafaudait des hypothèses. On se congratulait.

Quelle découverte! Quelle avancée pour la science!

Les examens étaient loin d'être terminés qu'on le baptisa du nom de l'homme à la cravate. Il aurait sa photo dans le dictionnaire dès la prochaine édition et trois lignes indiquant son pedigree. Cela lui faisait une belle patte! Lui qui n'avait jamais ouvert un dictionnaire.

Une nuit où il reposait toujours dans la même cage (on ne prenait même plus le soin de la fermer à clé), il réagit. Il s'était éveillé d'un rêve où il avait enfin retrouvé sa maman. Dans le songe, il ne la voyait que de dos, mais il la reconnaissait. Elle lui avait murmuré « viens, rejoins-moi » et le petit animal s'était réveillé tout haletant. Il était encore dans cette pièce toute blanche où la vive lumière du jour se transformait en reflets bleutés la nuit venue. On y voyait assez pour ne pas se heurter aux encoignures car, comme on l'a déjà dit, le petit animal n'était pas doué d'une vision nocturne.

C'était donc bien un rêve. Il fallait à tout prix qu'il s'enfuit d'ici. Il se rendait compte que, sous des apparences de sauveteurs et c'est vrai que les scientifiques l'avaient d'abord soigné et dorloté, se cachaient de dangereux docteurs Frankenstein qui auraient bien disséqué à loisir notre ami s'il demeurait dans cette prison de verre un jour de plus. Finalement,

les hommes en blouse ne valaient pas mieux que l'homme aux bottes. Ils vous tendaient une main pleine de nourriture appétissante pour mieux vous examiner, inspecter, toiser, juger, sonder, fouiller, éplucher, dépecer, disséquer même. Leurs mains ne tenaient pas le canon d'un fusil mais la redoutable seringue qui piquait autant qu'un dard. Leurs mots savants n'étaient pas jurons mais cachaient mille autres tourments. Ils n'étaient pas crottés, toujours d'une propreté aseptisée mais ils étaient sales dans leurs esprits. Ils ne faisaient couler le sang que dans leurs tubes à essai.

Il fallait décamper au plus vite. Mais comment faire?

Il passa le nez au travers d'une baie vitrée pas totalement fermée. Dehors c'était la nuit, mais une nuit bizarre où toutes les étoiles du ciel étaient tombés au sol, illuminant la terre d'une bien étrange façon. Plus proches, les astres prenaient des couleurs différentes: blanches, jaunes, vertes, rouges. Certaines se mouvaient dans un ronronnement d'apocalypse. Tout était nouveau pour le petit animal. Il entreprit de s'échapper par cette ouverture et constata aussitôt que rien n'était horizontal au dehors. Ça tombait dans un sens et ça s'élevait à pic dans l'autre. Son expérience du sapin duquel il avait eu toutes les difficultés à descendre le poussèrent à commencer par le côté qui plongeait. Il faisait assez nuit pour qu'il ne vit pas le vide sous ses pattes, trois fois supérieur au grand sapin qui était resté dans sa mémoire. Puisqu'il ne pouvait voir le danger sous lui, le danger n'existait pas.

Et il commença à descendre en s'agrippant du mieux qu'il put. Il y avait de bonnes prises et plusieurs balcons sur lesquels il pouvait se reposer de ses efforts. Il pensait que cela n'avait pas de fin. Avait-il choisi la bonne direction? Il pensait être au grenier mais n'était-il pas plutôt à la cave?

Enfin ses pattes touchèrent le sol d'un énième balcon qui était bien plus large que les précédents: il était tout en bas. Cette prouesse lui avait donné faim mais ici tout n'était que goudron et béton. Pas un seul coin de verdure, nulle terre sous ses pattes. Quel étrange endroit! Il erra un temps, puis, perclus de fatigue, il s'allongea sur un banc.

Lorsqu'il s'éveilla le petit animal frissonna. Le jour s'était levé sans le soleil et la lumière semblait à moitié allumée, comme si on avait tiré une paire de rideaux de nuages lourds. Le froid de la nuit l'avait engourdi et son estomac vide lui permettait tout juste de se trainer comme un vieil handicapé.

Il avait appris à se méfier des humains. Quelque soit leur apparence et leurs intentions, ils ne lui voulaient que du mal.

La petite fille s'approcha doucement. Il aurait voulu s'enfuir, lui échapper, mais il ne pouvait bouger. Elle le prit tendrement dans ses petits bras, le caressa longuement comme l'avait fait l'homme à la blouse blanche mais ses petites mains étaient bien plus douces. Le petit animal se laissa faire, plongé dans un semi coma. Il savait le danger mais il n'avait plus la force.

- Dis maman, je peux le prendre?

- Ce n'est pas un jouet ma chérie.

- Oh, maman, s'il te plait, il est si trognon!

- On ne sait pas trop ce que c'est. Ni un chat, pas plus un chien, on dirait une loutre ou un machin de ce genre. Et puis, regarde-le, il est tout faible, il est peut-être malade, contagieux.

- C'est quoi contagieux, maman? S'il est malade, je vais le soigner, moi!

La mère, véritable citadine, ne connaissait rien aux animaux de la forêt. Elle ne savait pas les herbes et les arbres. N'entendait rien aux caprices du temps et aux lois de la nature. Ce qui ne l'empêchait pas de se revendiquer comme une écologiste convaincue. C'est sur cette corde que la fillette jouait. Elle eut gain de cause car la mère voulait mettre fin aux jérémiades de sa fille qu'elle ne voyait vraiment que le Dimanche ou lors d'un bisou furtif avant le coucher. Les autres jours, il y avait l'école et puis son travail à elle, qui lui prenait tout son temps.

Le petit animal se laissa emporter dans les bras fluets de la petite fille. Il savait qu'il allait au-devant de nouveaux ennuis. Mais il sentait aussi qu'elle allait prendre soin de lui, comme l'avait fait l'homme à la blouse blanche quand il l'avait soigné. Ensuite, ses forces retrouvées, il devrait s'enfuir au plus vite.

Elle l'emmena chez elle, chez sa maman. Un grand appartement qui, lui, n'était pas tout blanc. Ca regorgeait de couleurs, mais non criardes, juste des tons pastels qui s'harmonisaient parfaitement. Quelques plantes s'épanouissaient dans de larges pots. Des rideaux laissaient passer le meilleur de la lumière du jour. Le plancher était chaud sous les pattes quand il n'était pas recouvert d'épais et moelleux tapis qui donnaient son âme à cet endroit. Il y avait même une cheminée avec de grosses bûches qui crépitaient sous des flammes aussi civilisées que ce lieu: elles ne mordaient pas le bois mais le léchaient avec amour.

C'était un endroit pacifique, paisible, serein. Aussitôt la petite fille lui servit un bol de lait tiède aromatisé et lui proposa divers aliments, ne connaissant pas son régime alimentaire. A vrai dire, le petit animal n'était pas trop fixé non plus. Il savait simplement qu'il n'aimait ni les limaces, ni les poulets, pas plus que les crapauds. Mais son ange gardien ne lui proposa aucun de ces mets dont raffolaient quelques-uns de ses amis de la forêt. En revanche, il aurait bien aimé goûter à nouveau à des œufs ou grignoter une feuille de salade.

Il y eut un morceau de pain à la mie tendre et la croute bien croustillante. Une tranche de bacon parfumée. Une pomme de terre découpée d'une manière originale, en fins bâtons et au goût bien salé. Une portion de fromage qui fleurait d'une drôle de façon. Puis une part de tarte aux pommes caramélisée qui fondait littéralement sous la dent. Elle lui proposa enfin une banane qu'elle avait déshabillé tout comme Colubrac la couleuvre se débarrassait de sa vieille peau.

Le petit animal mangea de tout.

La petite fille applaudissait. Elle était heureuse et notre ami un peu moins sur ses gardes.

Elle lui prépara une gentille couchette en disposant une douillette couverture dans un large panier d'osier. Il s'y vautra et dormit toute la journée. Les rares instants où il ouvrait un œil, il constatait que la fillette était restée à son chevet et elle lui passait une main douce sur le dessus de la tête. Il était bien. Il replongea dans des rêves de grands espaces.

Le lendemain, une nouvelle semaine commençait. On ne voyait

jamais la mère et la petite fille partait tôt pour l'école. Mais elle ne quittait jamais l'appartement sans un mot doux pour le petit animal, ni sans lui avoir préparé un copieux petit déjeuner. Elle l'embrassait et le caressait autant qu'elle pouvait. Le petit animal trouvait cela délicieux. Il ne mit pas longtemps à s'apercevoir que c'était peut-être bien ici le paradis des animaux. Ses doutes s'estompèrent, sa méfiance s'affaiblit, sa réticence fondit.

Lorsqu'elle rentrait de sa journée d'école, la fillette courait vers le petit animal. Les premiers jours, il quittait peu son panier. Il n'osait pas trop s'aventurer dans cet immense lieu pourtant si chaleureux. Un piège était sans doute disposé quelque part. Et cette couche lui rappelait le terrier où sa maman l'avait élevé.

Puis, peu à peu, il s'enhardit. La petite fille le trouvait dans un coin de l'appartement, jouant à rattraper une balle, à faire des cabrioles. Elle ne tardait pas à partager ses jeux.

Très vite, ils devinrent les meilleurs amis du monde.

Une fois de plus, le petit animal se rendit compte que tous les humains ne se valent pas. Certains sont plus accommodants que d'autres, spécialement les plus jeunes.

La mère, elle-même, commença à accepter le petit animal. Elle restait cependant froide et distante, d'une politesse de palais à l'encontre du nouvel meilleur ami de sa fille. Elle le tolérait à présent et lui la respectait avec un fond de prudence. On ne sait jamais. Le danger viendrait sûrement d'elle.

Les jours passaient et l'amitié grandissait, la confiance était totale. Les Dimanches, la petite fille emmenait le petit animal se promener dans le parc. Cette reproduction en miniature de la nature lui plaisait. Il pataugeait dans l'eau de la petite mare, s'essayait à grimper quelques mètres du tronc des grands arbres fourchus qui offraient de bonnes prises. Il jouait à cache-cache avec son premier ami humain. Il était heureux et son pelage était splendide. Au retour, elle voulut le prendre dans ses bras pour rentrer, mais ses câlins devenaient trop étouffants et le petit animal s'échappa et courut devant.

La petite fille bouda. Le soir, elle le prit dans ses bras, le berça de longues minutes et papouilla tant le petit animal que celui-ci

en eut la nausée. Le lendemain une nouvelle semaine commençait.

Bientôt, ses effusions répétées pesèrent sur le petit animal. Il aimait être aimé mais commençait à se sentir prisonnier. Trop d'amour tue l'amour pensait-il. Les trop fortes démonstrations de l'affection de son amie commençaient à le gêner. Plus les jours passaient, plus il redoutait le retour de l'école de la petite fille. Elle l'enveloppait de ses petits bras, l'étreignait à l'asphyxier, le cajolait tant et tant, l'embrassait partout, le dorlotait comme une poupée, le câlinait comme une peluche. Tous ces gestes tendres qui l'avaient d'abord ému, ces embrassades qu'il trouvait délicieuses il y a encore quelques semaines commencèrent à l'indisposer sérieusement.

Il y eut un nouveau Dimanche. Et l'on partit à la campagne. Le petit animal voyait défiler par les vitres de la voiture des paysages où le béton, le verre et l'acier disparaissaient progressivement, laissant place à de brèves étendues d'herbe, puis quelques bosquets agrémentèrent la périphérie. Enfin il discerna de grands arbres et un sentiment d'immense nostalgie retourna ses tripes. Cela lui faisait une boule au creux de l'estomac.

On passa la journée à se promener, à gambader parmi les feuilles qui jonchaient le sol, sous les magnifiques ramures des grands arbres. Il faisait beau, le soleil chauffait son pelage et c'était bon. Les heures défilèrent à la vitesse du grand vent du nord. Déjà l'horizon s'illuminait d'une palette de couleurs chaudes, allant du rouge vif au bleu nuit, y mêlant des teintes jaunâtres, d'autres orangées, projetant des reflets roses et mauves sur les rares nuées qui stagnaient haut dans le ciel avec l'intention de ne pas rater le spectacle qu'offrait ce feu d'artifice absolument silencieux mais rayonnant de mille feux. Le spectacle n'échappa pas au petit animal alors que la famille rentrait parmi les maisons isolées, puis les longues rues bordées d'immeubles de plus en plus hauts. La petite fille s'était endormie, grisée par l'air vivifiant de la forêt et d'avoir partagé les cabrioles du petit animal sur l'herbe tendre. Il se dégagea doucement du bras qu'elle avait laissé négligemment sur son flanc et repensa à sa

vie, à tout ce qui lui était arrivé récemment. Il soupira. Et s'endormit à son tour.

Ce soir-là, la petite fille était joyeuse. Elle le câlinait comme jamais auparavant et cela devenait de moins en moins tolérable pour le petit animal. Heureusement, le lendemain une nouvelle semaine commençait.

Il n'était pas malheureux, bien au contraire. On le nourrissait des meilleurs plats, on le chouchoutait, le bichonnait. Juste un peu trop à son goût. Il comprenait que, malgré tout l'amour dont elle faisait preuve envers lui, la fillette l'oppressait. Il suffoquait de tant de tendresse. Passer sa vie dans le coton n'est pas vivre. Il avait compris cela.

Le Lundi matin, la petite fille se leva plus tard que d'habitude, comme si on était Dimanche. Il vint la prévenir en fourrant son museau sous son aisselle qui débordait du petit lit. Elle prit ça pour une demande de caresses et de gros câlins. Dans le charabia inhérent à l'espèce humaine, il saisit le mot Vacances. Pendant deux semaines ce serait Dimanche TOUS les jours. Et ce fut l'horreur absolue. La fillette ne le quittait pas d'une semelle, toujours à se frotter à lui. C'en était trop. Sa décision était prise.

Il fut étonné de la facilité avec laquelle il réussit à s'échapper. Personne ne l'avait poursuivi en lui tirant des coups de feu au derrière ou en brandissant une seringue remplie de poison. Il n'avait rencontré aucune serrure, aucune porte close. Le matin du deuxième jour, lors de leur promenade quotidienne au parc, dans une partie de cache-cache, la fillette se cacha si bien que le petit animal n'eut aucun mal à s'échapper.

Il refit le trajet emprunté l'avant-veille pour rejoindre la forêt. Plus d'une fois il faillit être écrasé par l'un de ces bolides qui fonçaient sur les fleuves rigides qui quadrillaient la ville. En levant la tête il aperçut un vol d'oies qui partaient plein sud. Il les envia d'être libres de leurs mouvements et de pouvoir voler

en toute sécurité. Il ne savait pas que, dans le ciel aussi, le danger était omni présent. Il fallait gagner la tranquillité de la forêt, après tout irait bien et il se remettrait à la recherche de sa maman.

Après toutes ces péripéties, le petit animal comprit la prudence de tous les animaux sauvages envers le monde des hommes. Même ceux qui vous voulaient du bien ne vous laissaient pas tranquille. En échange du gîte et du couvert, on ne lui proposait qu'une prison. Parfois dorée et moelleuse, mais il dû se faire une raison: il fallait choisir sa destinée.

Se laisser dorloter et ne pas s'inquiéter de la nourriture qui tombait dans l'écuelle comme par magie, et bénéficier d'un toit, de la chaleur d'un foyer.

Mais être prisonnier.

Ou bien passer toutes ses journées à rechercher de quoi remplir son estomac, à éviter les pièges et les dangers de la nature, sans cesse combattre, se cacher ou s'enfuir et devoir se construire un abri soi-même.

Mais être libre.

